

Piera Principe

LE RADEAU DE PERSONNE
Journal d'une danseuse entre habilité et handicap

Introduction de Marco Baliani

À mes parents
À Francesca Fasani
À mes compagnons de voyage

Sommaire

p.	9	Lola attend <i>Introduction de Marco Baliani</i>
	13	CAHIER I
	13	Le Départ (au delta du Po, à l'aurore)
	20	La Magie (Tabarka, côte tunisienne)
	21	<i>Fragment n°1. Sur l'improvisation</i>
	27	CAHIER II
	27	L'Oubli ou la volonté de se perdre (Alicante, côte espagnole)
	29	<i>Fragment n°2. Sur les jeunes</i>
	32	Le Grand et le Petit (Stromboli, au zénith)
	39	CAHIER III
	39	La Tempête à Marie Bonheur (Tim Sah, Golf de Suez au coucher du soleil)
	44	<i>Fragment n°3. Sur la beauté</i>
	46	L'immobilisation (Zakynthos, Grèce)
	51	CAHIER IV
	51	L'Amour à mon père (à Crète, la nuit)
	53	<i>Fragment n°4. Sur l'émerveillement</i>
	57	Le Grand Récit (Smyrne, Turquie)
	62	<i>Fragment n°5. Aux conducteurs</i>
	62	<i>Fragment n°6. Manifeste d'intentions pour le comédien handicapé</i>
	73	CAHIER V
	73	Le Retour (au delta du Po, à l'aube du lendemain)
	75	<i>Fragment n°7. Sur l'éducation des adolescents</i>
	81	CAHIER VI. Présentation

LOLA ATTEND
Introduction de Marco Baliani

Je connais Piera depuis longtemps, nous nous sommes rencontrés il y a des années à un workshop et depuis, nous avons toujours gardé le contact, même si, entre deux rencontres, il pouvait s'écouler des mois, des nouvelles expériences et même des longs silences. Nous savions que l'autre était toujours là, comme dans les vraies amitiés. Ce qui m'a frappé chez elle, c'est cette force particulière, et c'est seulement avec le temps et avec la connaissance de son histoire, que j'ai compris que cette force venait d'une fragilité intérieure qui était le miroir d'un corps physiquement fragile. Mais pas pour autant faible ou vaincu, au contraire, cette fragilité est devenue, avec le temps, sa force.

J'ai insisté pour qu'elle introduise des fragments autobiographiques dans ce journal de voyage très particulier et "en marge". Le corps de Piera a été un champ de bataille, brisé, cassé, broyé, fracturé, suite à un terrible accident de la route, d'où elle s'en est sortie en se construisant une nouvelle chrysalide d'abord, pour ensuite faire éclore une nouvelle fragilité de l'être.

Je ne sais pas comment était Piera avant ce traumatisme, mais on devine, à travers l'écriture, une jeune femme différente, voyageuse, un peu folle, toujours à la recherche d'expériences internationales, une jeune danseuse ouverte au monde.

Ensuite, tout a changé. De ce corps recousu a émergé une sensibilité nouvelle. Ainsi, Piera a commencé à parcourir des routes peu fréquentées par les artistes de la scène, attirée, parce qu'en syntonie compassionnelle, par d'autres corps hors norme, corps blessés, exclus, éloignés des monotonies scintillantes des consommations corporelles faites de salles de fitness, de lifting, de peur de vieillir et de terreur de mourir.

Piera s'est remise en jeu en partant d'elle-même.

L'écriture dévoile les passages de ce parcours et la prise de conscience progressive que ce qui se passait dans ce "réveil" pourrait devenir une méthodologie à appliquer, pas un manuel, mais une carte de possibilités expressives.

De temps à autre, pour pouvoir interagir sur ces "autres" corps, Piera affinait sa capacité d'écoute, une écoute qui va au-delà de l'attitude thérapeutique et qui, pour elle, devenait une manière d'être dans le monde, non seulement dans le travail, mais également dans les relations simples, quotidiennes. C'est pourquoi une rencontre avec elle se révèle toujours une expérience déroutante, elle t'écoute intensément et elle déchiffre les marques de ton corps, sans que tu en sois conscient.

Les signaux corporels dont Piera a aiguisé la perception sont évidents dans les pages qui décrivent le travail avec les habitants du Radeau, signaux qui, dès qu'ils sont perçus, se transforment immédiatement en émotions profondes, à la limite de l'attendrissement, preuve d'une participation totale avec l'autre.

Pour Piera, ces corps renferment le souvenir de vies égrenées dans la répétition d'un quotidien souvent opprimant. Mais une fois désamarrés des classements d'où toute différence est tenue à distance, ces corps nous révèlent des mondes inexplorés, des acquis de conscience, des éclairs d'intuitions qui de fait, fondent d'autres existences, celles qui sont possibles, justement, quand on se dédie à l'art.

C'est ce que Piera arrive à réaliser dans ses workshops très absorbants, elle offre, à partir d'elle-même, un chemin pour se dévoiler, chemin difficile, n'allant jamais de soi, parfois douloureux, mais toujours surprenant.

La "mémoire du corps" est le logo qui synthétise son parcours, depuis le moment où, assise sur sa chaise, après une année de souffrances hospitalières, elle a recommencé à bouger, morceau par morceau, en rappelant à son corps qu'il y avait un "avant", qui n'était désormais plus accessible, mais justement à cause de cela, dans l'effort d'imagination de la mémoire, capable de nouvelles constructions de signaux.

Piera a ainsi repris à "danser", je mets le verbe entre parenthèses car quand on la voit bouger dans ses solos ou dans les représentations avec Raffaella Giordano (entre autres dans *Cuore*, où sa présence était magnétique même dans les moments statiques) on assiste à une recomposition magique de la structure osseuse et musculaire, c'est-à-dire qu'on devine que ces mouvements proviennent d'un manque, qu'ils sont le fruit d'une absence, comme s'ils risquaient à tout moment de précipiter dans le vide, mais qui, en même temps, "dansent" de manière fluide en se brisant.

Ainsi, de même que son histoire racontée dans ces pages, Piera alterne les prises directes de son workshop où elle est conductrice et guide, à sa forme solitaire de libellule, où elle se laisse porter par une musique ou un mot.

Le livre est présenté comme un journal intime, au travers duquel on peut "voir" les différentes phases de travail, les expérimenter presque à travers nos sens, les toucher. Et puis, c'est également un récit de vie, de rapports familiaux, d'amitiés, d'éloignements, et les deux plans d'écriture se renvoient la balle, sans séparations.

Il y a ensuite une thèse de fond qui se soumet à l'œuvre entière, il est peut-être erroné d'utiliser le mot thèse, il s'agit plutôt d'un appel sincère à une reconnaissance de droits.

Dans ces dernières saisons théâtrales, depuis une vingtaine d'années environ, on a mis en scène le corps de "l'autre", avec des résultats esthétiques et artistiques des plus variés.

Piera revendique le droit à la conscience créative de ceux qui ayant un corps différent, sont mis sur la scène.

Souvent, on court effectivement le risque d'un besoin excessif à vouloir surprendre ou scandaliser, ou étonner, la foire des freaks est toujours prête à émouvoir le petit bourgeois assis dans le parterre qui se complaît dans sa pitié et applaudit l'exhibition très réussie de ces corps entravés qui malgré tout réussissent, déclament, chantent et dansent.

Tout cela est très bien pourvu qu'il ne s'agisse pas simplement d'une instrumentalisation, pourvu que le sujet éclairé par les projecteurs sache ce qu'il est en train de faire, afin qu'il soit conscient de sa propre

différence et qu'à partir de celle-ci, il devienne sujet créatif complet, de la même façon que n'importe quel autre acteur ou actrice participant au processus de production qui les a amenés jusque-là.

Cette revendication de dignité "professionnelle" est très présente dans l'ensemble du livre de Piera, "l'autre", soit il est abordé dans la compréhension réciproque des différences, soit il reste une "chose" à manipuler et à instrumentaliser à souhait.

Malgré la grande difficulté, c'est ce que réclame Piera, d'abord à elle-même, et on peut voir, à travers les nombreux passages de ces cahiers, peut-être ses plus belles pages, celles dans lesquelles la libellule bats inutilement des ailes, ne sait plus diriger son vol, se perd, combien ce parcours d'ouverture à l'autre est conflictuel.

Pendant la construction du livre, un titre avait surgi, qui en réalité était le résultat d'une rencontre et d'une nomination.

Lola attend.

Lola, c'était Piera, un nom qu'une participante du Radeau lui avait été donné dans son journal, pas seulement un nom, mais un nom plus un verbe. Durant toute la durée de l'écriture, lorsque Piera m'envoyait ses annotations pour un conseil ou simplement pour envie de partage, j'avais classé toute la documentation dans un dossier que j'avais intitulé, justement, Lola attend.

Il me semble que toute la patience attentive que Piera porte aux autres et à elle-même soit contenue dans ce verbe, un don précieux en ces temps de courses effrénées vers le vide.

CAHIER I

Le départ (au delta du Po, à l'aurore)

J'arrive toujours en avance au rendez-vous avec mes compagnons de voyage, j'aime respirer leur arrivée par petits groupes, défaire un par un leur embarras par un sourire, une caresse. "Bonjour, je suis Lola" dis-je en les invitant à s'octroyer un surnom de voyage facile à retenir. Je me présente presque toujours avec le nom de Lola, parfois Nina, des noms que j'utilisais, adolescente, pour signer mon journal intime. Il y a longtemps, j'ai même mis en scène un spectacle qui avait pour titre *Nina et Désirée*, dédié à ma sœur, l'aînée des quatre frères et sœurs, et, à mes yeux, celle qui était la plus désirée.

Aidés par les moniteurs pour enlever leurs pulls et se mettre à l'aise, mes compagnons de voyage commencent à regarder autour d'eux. Je les invite à se promener dans la salle-radeau en se présentant les uns aux autres avec le surnom qu'ils s'étaient choisi en arrivant. En les regardant marcher je pourrai mesurer le degré du trouble moteur auquel j'aurai à faire face.

Après avoir sorti de la valise un petit sac plein d'objets divers, je demande à mes compagnons de se les passer entre eux dans le creux de leurs mains, délicatement, sans les garder trop longtemps, et que ce passage d'une main qui donne à une main qui reçoit n'interrompe pas leur marche.

Je vois passer tour à tour le cœur antistress en caoutchouc rouge, une photo de ma mère en blanc et noir, la clé de mon amie Lois de Boston, un petit morceau d'écorce vert mousse pris dans la forêt à Camaldoli, le petit bout de bois de Leti qui ressemble vraiment au fémur d'un gnome et beaucoup d'autre petits objets, autant que le nombre de mes compagnons d'aujourd'hui. Chacun de nous pourra choisir celui qu'il préfère et le garder en poche, il servira, en fin de journée, pour raconter une histoire. L'étape du Départ, que je montre à mes compagnon sur la carte de la Méditerranée accrochée au mur, est indiquée au delta du fleuve Po, parce que j'avais lu dans un récit d'Alessandro Baricco: "*Ce serait merveilleux que pour chaque mer qui nous attend il y ait un fleuve pour nous. Et une personne, un père, un amour, quelqu'un capable de nous prendre par la main.... Elle saurait inventer une route, ici, au milieu de ce silence... Une route d'ici à la mer*".

La métaphore d'un fleuve-berceau, un fleuve-mère ou père qui te tient par la main, est celle qu'il nous faut pour débiter notre voyage sur les eaux. Je m'empresse de dire à mes compagnons qu'il n'y a pas à avoir peur et que le nôtre sera un voyage de retour, comme celui d'Ulysse, que personne a l'air de connaître. Même chose pour Homère, d'ailleurs. Peu importe, je devine à leur regard qu'ils ont envie de comprendre ce que je leur dis et qu'ils sont prêts pour le départ.

A travers les inflexions de ma voix, ma façon d'être et mes gestes, je me sens comprise, et cela me suffit. Certes, cela aide beaucoup d'avoir une envie commune, celle de commencer à voyager, je dirais même plus, de commencer à rêver de voyager.

Ils sont là, tellement bouche bée que je décide de prendre quelques photos. Ils se regroupent, font des grimaces, saluent avec la main, moi aussi je me fais photographier au milieu d'eux.

"C'est le moment de prendre le large" – dis-je à haute voix - pensons à quelqu'un dont on veut s'éloigner et disons-lui au revoir avec la main".

Fiorello, un garçon qui est passionné de télévision, fait un pied-de-nez, comme s'il avait une trompette. Il a un visage parfait, et de très beaux cheveux gris argent. Très photogénique, me dis-je.

Je replace mon appareil photo dans la valise, de toute façon il n'y avait pas de film. Je sais par expérience que seuls les clicks imprimés dans notre mémoire du voyage nous feront rappeler le visage de Fiorello, peut-être même uniquement son sourire, mais il me semble que tous les voyageurs le savent puisque, en ces quatorze années, personne ne m'a jamais demandé à voir les clichés.

Mario, un jeune homme atteint du syndrome de Down, avec son visage rouge et gercé par l'eczéma, s'approche de moi et m'embrasse répétitivement: "Lola, amie à moi, mon amie" dit-il dans une étreinte presque douloureuse.

Après avoir filmé un peu, Nicola, mon collaborateur permanent, change le CD. Il est avec moi depuis le début, et grâce à la compétence et à la sensibilité avec laquelle il choisit le fond sonore et nous filme, je peux me permettre de rester concentrée sur mon travail sans jamais me détacher de mes compagnons.

Placés en cercle, on mémorise tous les surnoms de voyage en se lançant un bâton d'abord, une petite balle ensuite, et pour finir, un tissu rouge, pour découvrir que des objets si différents en poids et en forme demandent chacun une attention particulière aussi bien pour le tir que pour la réception.

En restant dans le cercle, je les inviterai dans un instant à partir en faisant un geste, pour briser ce mur invisible que nous percevons parfois réellement entre nous et tout ce qui nous entoure.

Mario, le garçon au visage gercé, fait un saut en avant avec un cri qui nous épouvante tous. "Voilà, oui –je m'empresse de dire– bravo Mario, on peut partir en conjuguant un geste avec un son". Il sourit, satisfait de cette complicité et court m'embrasser à nouveau. Un instant, je me demande si son eczéma..... Tan pis, je n'aurai de toute façon pas réussi à freiner sa fougue. Je lui donne une petite tape sur ce dos de marbre en l'invitant à retourner à sa place. Il rit. Il a dû comprendre que je m'étais presque foulé le poignet.

Je retourne à mon travail en invitant mes compagnons à ne pas juger la maladresse des gestes esquissés timidement, ils seront perfectionnés dans la constance des répétitions. Constance et répétition. C'est seulement ainsi que même les gestes quotidiens peuvent devenir harmonieux et beaux comme ceux d'une danseuse.

"Allez! –dis-je d'un ton catégorique– on reprend du début la chorégraphie du Départ, comme cela elle reste en mémoire", je sais que le mot chorégraphie ne signifie rien pour eux, mais ils suivent ce que fait mon corps.

En retrait, je les regarde, impressionnée par le sentiment réel de plaisir qu'émane de leurs corps et de leurs visages.

C'est le seul moment, depuis que la journée du Départ a commencé, que je sens qu'ils sont tous présents dans l'acte effectué. Il y a tellement d'énergie que je plonge dans le cercle avec eux dans un geste-signes de gratitude.

Le voyage du Radeau de Personne débute à l'aube, Homère aussi devait aimer particulièrement ce moment de la journée, car il répète à plusieurs reprises dans les livres de l'Odyssée "...*Lorsque, matinale, l'Aurore parut, doigts-de-rose.....*"

Pour pouvoir voyager ensemble, il faut avoir quelque chose en commun, un même pas, un même battement de cœur, par exemple.

Je demande alors aux compagnons d'avoir une écoute plus attentive pour trouver ce "tous ensemble". Par surprise, dans leur marche j'introduis un leader, une sorte de timonier qui, en bougeant à l'intérieur du groupe décide, en frappant les mains une ou deux fois, les arrêts, les reprises ou les accélérations.

A tour de rôle nous en assumons tous la conduite.

L'espace-radeau est coupé, observé, vivant, des corps en mouvement, comme si nous étions les piétons pressés d'une métropole. New York.

Moi j'y allais courir le dimanche matin. Cette fameuse été, je vivais à Manhattan dans le studio d'une styliste suédoise, épouse d'un personnage important de l'Ambassade italienne. Le week-end elle retournait dans sa maison de Long Island et j'avais donc son atelier tout pour moi. En échange de son accueil, elle me demanda de réaliser des ceintures à nouer avec les déchets de cuir de ses créations, qu'elle aurait pu mettre dans le panier des bonnes affaires à 10 dollars.

La nuit, dans le loft illuminé à jour par les lumières de l'immeuble d'en face, une petite souris s'affairait en dessous de l'évier ou derrière le frigo et quand, aux premières heures de l'aube, l'intrus disparaissait, il me restait environ trois d'heures de sommeil avant d'entendre les pas, décidément très suédois, et les deux tours de clé dans la serrure.

En semaine, mon hôte, grande, blonde mais dans l'ensemble peu sympathique, me laissait deux heures de liberté que je décidais de passer à l'école de danse d'un certain Alvin Ailey que j'avais découvert pendant mes explorations dans les alentours.

A l'époque, je ne connaissais rien de ce personnage très en vogue, mais en Amérique on en disait beaucoup de bien.

Nous étions une cinquantaine, entassés dans des grandes pièces privées de tout, même d'air, nous, les danseurs débutants, essayions de suivre la séquence dansée par son remplaçant; moi, presque toujours en troisième ou en quatrième file, je copiais mon voisin, qui à son tour copiait celui devant lui et qui à son tour copiait l'image du danseur réfléchi dans le miroir. Bref, un vrai bordel.

Quant à son fameux titulaire, on ne l'a même jamais aperçu.

De retour en Italie, épuisée, je me mis à la recherche d'un appartement et d'une école de danse pour continuer cette passion qui, née comme passetemps, commençait à s'insinuer profondément en moi, de manière tout à fait inattendue.

A l'époque, l'école qui correspondait le mieux et qu'on pouvait rejoindre en quelques heures de train, se trouvait à Vérone. Avec peu de sous dans la poche mais déjà experte en marchandage, je proposai au professeur de m'occuper du secrétariat en échange de ses leçons. Inscrite depuis peu à l'Université de Milan, je faisais les sauts mortels pour aller à mes cours de danse tous les mardis et jeudis. La directrice de l'école, danseuse à la retraite, avait un drôle de visage, large, trop aplati, à cause d'une opération maxillo-facial qu'elle avait dû subir après une mauvaise chute de moto.

J'étais étonnée et à la fois flattée de l'intérêt qu'elle me portait. J'avais, disait-elle, une expressivité dans le geste et le physique juste pour devenir une bonne interprète; en ce qui concernait mon peu d'expérience en la matière, ce ne serait pas un problème, si, une fois les cotisations payées, je m'engageais à fréquenter les cours toute la journée.

Je fréquentai ainsi pendant plusieurs années, tous les niveaux. L'après-midi, je m'exerçais à "la barre à terre" avec les enfants de quatre à six ans, avec le même enthousiasme que celui avec lequel, le soir, au fond de la salle, je singeai la chorégraphie des danseuses du cours plus avancé. Le professeur trouvait plutôt sympathique cette façon que j'avais de copier les unes et les autres, mais ce qui la surprenait surtout c'est que pendant les intercourses je trouve encore l'énergie pour me lancer dans de folles improvisations, qu'elle épiait par la porte des toilettes. "On aurait dit un cheval emballé, me dit-elle en riant quelques années plus tard, un jour je mettrai cette belle énergie sur scène. Continue".

Je rentrais à Crémone en dormant dans le train de 22.30. Enrico, le contrôleur, que je voyais plus fréquemment qu'un ami, savait qu'il devait me secouer quelques minutes avant l'arrivée en gare.

Derrière la porte, mon compagnon m'attendait en remuant la queue et la laisse entre les dents, ce n'était pas un homme, c'était mon chien, il s'appelait Taxi, un chien perdu qu'un taximan avait ramené au chenil communal.

Je me retrouve dans la salle avec tous mes compagnons sur le dos, j'essaye de les faire descendre de manière compacte, je dois avoir dit quelque chose comme *en un point d'appui de forces convergentes*. Je sens la maladresse et l'embarras de les avoir forcés à un contact trop prématuré.

Et les règles de la proxémique?

Pendant que je me fais des reproches, eux ils rient, alors je me pardonne.

Pendant la pause, je demande aux voyageurs de penser à une chose qu'ils portent toujours avec eux lorsqu'ils voyagent, Jessica hurle: "Les angoisses!".

De retour dans la salle, je devrai ramer pour porter Jessica loin de ses mauvaises pensées (et des miennes).

Je prends une balle de tennis de la valise et je la mets dans la main de Jessica, je lui dis de la tirer avec force contre le mur en essayant de faire exploser les voyelles des phonèmes comme TAAA, BAAA,

KAAA. Aucun son ne sort de sa bouche. Une demi-heure plus tard, j'entends la petite voix de Jessica qui réessaye, BAAA, KAAA. Je m'approche et en l'embrassant je lui avoue à l'oreille que Ta-bar-ka sera notre prochaine escale, mais qu'elle ne doit le dire à Personne.

Notre section de voix reprend avec plus d'énergie, Jessica reste près de moi et de temps en temps je lui fais un clin d'œil pour lui rappeler notre secret, elle sourit, complice.

Je suis heureuse quand j'arrive à porter tout le monde sur la même vague.

Aucun exclu.

"Des vents contraires nous ont égarés sur les flots, pendant que nous voguions vers notre patrie, et nous nous sommes perdus dans des voies inconnues".

Le voilà le premier des neuf incipits extraits de *l'Odyssée* pour introduire les étapes de mon laboratoire.

Dans le premier, Homère semble nous avertir que pendant le voyage nous pourrions peut-être changer de cap et faire des expériences qui n'étaient pas prévues. Un élargissement d'horizon qui obligera tout le monde à se mettre en jeu de manière différente.

Pendant la conduite du *Radeau de Personne*, il m'arrive souvent de rencontrer, parmi les voyageurs handicapés, des vrais maîtres.

Chez certains, je vois clairement le contact qu'ils ont avec les sources profondes de l'amour pour la vie, dont parfois, il me semble perdre les traces.

Sans eux, mon geste théâtral aurait couru le risque de rester une jolie forme vide. Un gant qui n'a que le souvenir de la main.

L'heure du récit est arrivée et je demande à chacun d'inventer une petite histoire en rapport avec l'objet que nous avons choisi le matin et que nous avons toujours en poche.

Dans le laboratoire du Radeau, à chaque étape nous prévoyons la section de l'échauffement de la voix et la section du récit improvisé. Un moment réservé à l'invention narrative qui, dans les dernières étapes du voyage, pourra même accueillir des souvenirs et des blessures personnelles que nous déciderons de partager avec les autres, ou pas.

La journée du Départ s'achève. Je demande à tous d'écrire dans leur journal, sans réfléchir, de qui ils s'éloignent. Moi aussi, en tant que conducteur, j'ai mon journal personnel, et pendant le peu de minutes qui restent, je prends quelques notes, pensées fugitives que je reprendrai une fois à la maison.

Aujourd'hui nous avons affronté l'espace extérieur, sortant du corps-scaphandre avec un geste, un son, un mot. Certains, juste avec un sourire. Nous avons rêvé de voyager.

Les essais qui ont abouti nous laissent, en fin de journée, tous plus sereins, nous repartons en nous tenant plus droits.

Je suis satisfaite de moi-même et la première respiration, en sortant dehors, m'ouvre la cage thoracique. Ça a du bon.

La Ferme Bibliothèque se trouve en face du parc Lambro, un lieu de rencontres clandestines où, même en plein jour, les clients montent dans la voiture, et en s'éloignant derrière les arbres, s'isolent avec qui, déguisé, attend pendant des heures, sur ses talons hauts, un peu d'amour.

Quel beau concentré de vie en si peu d'espace!

Parc Lambro, mercredi 19 février.

Aujourd'hui, quand Jessica a dit qu'elle portait ses angoisses en voyage, j'ai fait un gros effort pour ne pas hurler avec elle, nom d'une pipe.

Mes bras ont réagi mieux que moi, en l'embrassant et en la poussant dans le travail, sans jugement, sans paroles.

Oui, je vais considérer mon journal personnel comme un bréviaire, une interlocution entre ce que je recueille pendant mes heures de travail et la partie plus profonde de moi-même, celle qui, à la lumière de ce qui arrive pendant le voyage du Radeau, décide s'il faut changer ou corriger le cap.

J'ai retrouvé, semi-caché derrière les livres, mon journal intime écrit entre 1976 et 1986. Parmi les nombreuses photos en noir et blanc, il y a celle prise à Vérone dans l'école de danse. Madame Della Libera est assise, le dos appuyé à la paroi de miroirs, autour d'elle quelques danseuses de son groupe; moi je suis celle de dos, avec un bandeau à fleurs sur le front.

Nous venons d'écouter des morceaux de musique contemporaine et nous discutons comment les marier aux textes des poètes avec qui nous partagerons la soirée de Danse et Poésie, place Reale à Milan.

Le professeur me disait, juste au moment de la prise de la photo, qu'elle pensait m'attribuer la composition qui effrayait tellement mes compagnes. "C'est ta spécificité. Tu fais une de tes improvisations folles et tu y arriveras".

Vu la position de mon corps sur la photo, je suis plutôt contrariée.

Le matin où, un sachet de croissants en main, je me suis présentée à la porte de Gabrielle Ruta, l'auteur du texte lié à ma chorégraphie est, encore aujourd'hui, un souvenir très vivant.

Mon esprit d'initiative a tout de suite captivé l'auteur de Achille et la Tortue, et je peux dire, qu'à partir de ce jour, est née une profonde amitié qui nous lie encore après trente ans.

La Magie (Tabarka, côte tunisienne)

L'incipit d'Homère qui a été choisi pour cette étape, introduit le thème de la journée: "*Autour de cette demeure étaient des loups sauvages et des lions que la déesse avait domptés en leur donnant de funestes breuvages*".

Aujourd'hui, je vais entretenir mes compagnons de voyage en leur parlant de contes, filtres magiques et transformations.

Dans le treizième chant de l'Odyssée, Homère nous met en garde sur le pouvoir du récit, surtout quand le lieu est assombri.

"Il parla ainsi, et tous restèrent immobiles et pleins de plaisir dans la demeure obscure"

Enfants, nous aussi avons vécu le ravissement d'un conte de fées raconté par la voix douce de notre maman, dans la pénombre d'un sommeil naissant.

Je les attends dans le couloir. Nuage arrive en riant et Sourire me saute au cou. Journée fatigante.

Dans la salle, je les fais tous asseoir autour de moi pour exécuter *La mémoire poétique du corps*, une partition gestuelle mise au point dans les années qui suivirent l'accident automobile et qui me permit de récupérer en un laps de temps assez court, mon activité de danseuse. Une succession de métaphores et d'images infantiles données comme point de départ à l'exécutant pour activer un jeu de correspondances entre le corps et l'esprit, entre sa vision et sa traduction en mouvement.

Je prends le soleil en main et le lève au-dessus de moi, mes bras sont d'abord ses rayons lumineux, ils deviennent ensuite les parois d'un phare et, ouvertes en parapluie, elles se transforment en branches d'arbres habitées par le vent. Les branches se transforment en ailes de mouette en vol et finalement, en bras d'une mère qui berce, qui embrasse.

Mes compagnons travaillent en silence, envoutés par le côté concret du travail. Pendant que nous retournons à notre marche dans l'espace, je leur demande de penser au monde animal et d'en choisir deux: un animal qui correspond à notre caractère et un autre qui est à l'opposé et dans lequel on ne se reconnaît absolument pas. Dans un coin de la pièce, chacun essaiera de les imiter avec le corps et avec le geste, apportant beaucoup d'attention et de soin aux particularités. En alternant ensuite les deux imitations, on vérifiera s'il existe vraiment une différence significative entre les deux ou si, au contraire, ce que nous retenions défavorable, pour une raison quelconque, ne se révèle tout aussi plaisant si abordé avec le même état d'esprit.

Pendant l'exercice sur les animaux, je leur fais porter des masques neutres afin de permettre à celui qui regarde de se focaliser sur le dessin gestuel et à celui qui travaille de se sentir moins exposé. A un membre du groupe qui s'apprête à imiter un prédateur, j'accroche à son pied une chevillière d'ongles de chèvre achetée dans un petit marché péruvien, et au poignet de l'imitateur, une clochette. L'atmosphère devient plus chargée en signes et parfois, quelque chose de magique survient ici et là dans l'espace.

Aujourd'hui, on fait semblant de débarquer à Tabarka, plage tunisienne, peu distante du lieu où Ulysse rencontre les mangeurs de lotus.

J'attire l'attention de mes compagnons de voyage en martelant lentement les syllabes de Tabarka, comme si c'était un mot magique et je les invite à répéter avec emphase: Ta-bar-ka, en écarquillant

bien les yeux comme lorsqu'on dit "abracadabra", (Tabarka peut être chantée en $\frac{3}{4}$, l'accent fort sur la première syllabe donne le rythme à nos pas).

TA-bar-ka. Je frappe le pied droit sur place et je fais deux pas à droite, même chose à gauche.

Juste au moment où l'on frappe sur l'accent fort de la première syllabe, Nicola met une valse; enlacés en couples, on se laisse transporter ailleurs dans une danse circulaire. Ces pirouettes servent à confondre et amuser les voyageurs, mais aussi à tester le degré de confiance que l'on a envers le compagnon qui nous guide dans la danse.

Après la pause, je commence la session dédiée au réchauffement de la voix en leur disant que le Cyclope, l'Ogre et Barbe Bleue ne peuvent avoir le même timbre de voix que le Petit Poucet ou la Fée Clochette. On joue ainsi à trouver les notes graves et les notes aiguës de notre voix.

Un d'eux pourra improviser une partition vocale avec sa voix alors que d'autres essayeront de d'improviser une partition gestuelle qui lui corresponde.

Après leur avoir montré un exemple, aidé par un animateur, tout le monde commence à improviser, d'un côté et de l'autre.

Fragment n.1

Sur l'improvisation

En danse, comme en musique, l'improvisation totale est possible uniquement lorsque l'artiste qui s'y risque a bien en tête les racines et les rênes de son propre langage et les maîtrise. Pendant l'improvisation, ces racines se ramifient dans toutes les directions et les rênes sont relâchées, presque abandonnées, pour se laisser aller au vagabondage, typique de l'exploration. Un voyage où la seule certitude que nous ayons est celle du point de départ. Un point d'arrêt dans la mémoire qui nous permettra de revenir à l'endroit d'où nous étions partis.

J'aime délimiter l'espace en un petit carré de la scène.

Ma présence dans ce petit carré de scène est comme celle de l'araignée qui dans un coin, entre les murs d'une pièce, tisse sa toile.

J'attends que naisse ce geste en moi, nécessaire, autant que le fil produit par l'araignée pour se construire la quatrième paroi.

Une trame silencieuse, la mienne, suspendue entre les limites et les imperfections, mais d'une liberté totale.

Mon souci n'est pas de faire voir: la toile d'araignée est pour moi, elle me représente telle que je suis.

Connaître et apprécier la valeur de l'erreur est indispensable pour maîtriser son propre vocabulaire gestuel et pour épingle le matériel créé en respectant la vérité de son être sans préjugés ou angoisses de performance, qui seraient foulés au sol.

Grâce à mon corps brisé, j'ai appris à apprécier la valeur de la limite et la valeur de l'erreur, une entrave inattendue que cette dernière, qui donne de la sève et des nouvelles opportunités à mon dessin dans l'espace.

Un beau geste, tout comme une erreur, font ressortir toute la poésie enfouie en moi.

Ce n'est pas la recherche de la beauté ou de l'habileté qui m'ont intéressée, mais plutôt la recherche de la grâce, et c'est pourquoi j'ai pu recommencer à danser. La grâce peut être recherchée à travers le geste et être pratiquée par tous les corps, même les moins doués.

En contact avec l'espace, un geste fait avec grâce ne fait que le caresser, il ne veut pas le séduire ou le posséder à tout prix.

La grâce attend l'autre. Attend autre chose, l'inédit qui se cache, le numineux. Et c'est cette rencontre qui n'éteint pas le désir de son cœur.

C'est dans l'attente prolongée que j'écoute vraiment et que je déplace mes limites.

Ce petit carré d'espace, c'est ma chambre privée... et ma cage thoracique... il y a une petite balle rouge décalée du centre.

Un cœur qui me rappelle qu'il faut toujours agir au rythme de ses battements.

Si je reconnais la force de sa fragilité, le corps, encore aujourd'hui, me permet de danser en jouant, d'agir avec la danse sans faire de la danse.

Enracinée dans la terre, à travers un corps icône et à la fois transparence, une danseuse s'apprête à intercepter l'inédit.

Inédit qui se présente, ici et là, si elle laissera dialoguer son signe avec les sens subtils qui résident dans la mémoire du cœur.

A ce dialogue amoureux, je dois juste y mettre ma ponctuation.

"Si cette baguette était magique, qu'est-ce que tu voudrais changer ou que voudrais-tu qu'il t'arrive par enchantement?" est la question que je pose aujourd'hui dans les journaux de bord qui sont à disposition des voyageurs.

La magie est une étape de passage qui introduit la "chambre à thème" de l'Oubli.

C'est une étape du voyage très importante, surtout pour le conducteur qui doit réussir à serrer ses compagnons autour de lui à double nœud.

"Qui n'est pas en mesure d'écrire, peut faire un dessin". Je demande que l'écriture soit de jet, instinctive comme l'improvisation que nous venons d'expérimenter avec le geste.

"Laissez-vous guider par une vision, par une sensation et par l'instinct. Non, vous ne devez pas signer le journal avec votre vrai nom", répondis-je à qui s'inquiète, "le journal de bord est anonyme, pour moi tu seras toujours Sourire et elle, Nuage".

Je pense qu'il vaut mieux repasser tous les noms de voyage.

A ce moment-là, Attends, dérangée par quelque chose, insiste pour sortir. Je demande à Maya, une des animatrices, de l'accompagner au distributeur qui se trouve dans le couloir pour qu'elle prenne quelque

chose de sucré. En la regardant de dos, je comprends tout de suite que sa mauvaise humeur est déjà en train de disparaître. C'est une fille avec un visage blanc et rouge qui aujourd'hui porte un collier à grosses perles blanches en plastique, qui, étrangement, lui vont bien, même si, en plein hiver, cette "mise" est un rien osée. Je découvre que dans le journal, elle se signe avec le nom de AttendAololalalaloi, parfois avec quelque chose de semblable: AttendAlololloi, deux noms collés ensemble, toujours.

Longtemps, j'ai pensé que c'était sa façon à elle de se souvenir de mon nom de voyage, Lola, collé au sien, mais parfois j'ai pensé qu'il s'agissait de quelque chose d'autre, un appel au secours: Attends Lola! J'ai découvert, longtemps après, en regardant les journaux et les dessins, que Aololalalaloi était tout simplement son vrai nom. Antonella, nom de voyage, Attends.

Mercredi 26 février, Parc Lambro

Aujourd'hui, Fabrizio, le psychothérapeute que j'avais demandé à l'ANFFAS pour suivre le parcours du laboratoire en tant que voyageur extérieur, est arrivé. Il m'a semblé très surpris. D'après lui, mon implication personnelle pourrait bouleverser les attentes et les paramètres didactiques des assistants, mais il est également évident que les enfants handicapés me suivent comme si j'étais le joueur de flûte enchantée. Ce non-respect de la distance entre professeur et assisté, dit Fabrizio, oblige, en un certain sens, les assistants à se mettre en jeu et à sortir de leur propre rôle.

"Dans le voyage du *Radeau de Personne*, nous sommes tous Ulysse ligoté au poteau et les sirènes hululantes", répondis-je promptement, "et nous continuerons à nous dédoubler dans la fiction théâtrale pour arriver à désarçonner l'égo adulte et recommencer à jouer comme les enfants sur le cheval du manège".

Avec mes frères et sœurs on passait les dimanches à se déguiser. Moi j'aimais beaucoup faire la cuisinière. Je m'enfermais seule dans la cuisine et je préparais un petit repas en suivant les recettes dans un vieux livre de Frère Devinette. Ensuite, je mettais une robe et les souliers à talons-aiguilles de ma mère et je demandais à mon frère et à ma sœur de faire la même chose. D'ici peu, trois dames élégantes seraient entrées dans ce restaurant et entre rires et courbettes, auraient tout mangé.

"Tu vois", dis-je à Fabrizio, " je ne peux pas être lucide pendant le travail, je ne peux ni le veux. Jouer avec mes compagnons me met dans un état de grâce, un moment de débat ouvert avec le monde de la vision et du rêve, et seulement en étant à l'intérieur je peux trouver la clé pour que Personne ne puisse se faire mal".

La première fois que je me suis cassé le nez, c'était contre la porte vitrée en courant embrasser mon père. Il était assis dans le hall du Grand Hôtel de Milan Maritime, entouré de trois jolies blondes,

luisantes d'huile solaire. Ce jour-là, de bonne heure, une société de nettoyage avait fait briller la grande porte vitrée qui séparait le hall de la digue. J'avais onze ans et une grande passion pour cet homme qui séduisait tout le monde, mais c'était mon père.

Dans les années qui suivirent, je continuais à marquer mon corps maladroit à coup de cicatrices. Les chutes arrivaient souvent fin de semaine, lorsque mes parents partaient à la mer en nous laissant seuls à la maison. A leur retour, ils me retrouvaient avec une coupure supplémentaire ou un plâtre.

J'ai fracturé mon pied droit en dansant un tango acrobatique dans le couloir, avec ma copine de classe.

Le petit doigt du pied gauche fut écrasé par le sabot d'un spectateur pendant que j'assistais, assise en bord de terrain, à un match de basket.

La fracture du métatarse droit je me la suis faite toute seule en sautant du train à Milan. J'avais peur de rater la correspondance pour Florence, où Lois et Bill, tout juste débarqués d'Amérique, m'attendaient pour un tour touristique de la ville d'art.

On passa les vacances à l'hôpital. Le seul point positif fut que Lois eut l'occasion de rencontrer mon père qui, pour les épater, invita son mari à essayer notre Porche Carrera décapotable. Quelques heures après, le pauvre Bill arriva dans ma chambre tout froissé, avec son beau chapeau de cowboy.

Avec cet homme qui séduisait tout le monde, même si c'était mon père je ne sortis qu'une seule fois. Il m'emmena au cinéma, rien que nous deux.

A l'affiche du cinéma de ma ville il y avait un film d'aventure: le titre était "Le monde entre tes bras", je crois. Un des acteurs américains, avec une fine moustache à la David Niven, était capitaine d'un vaisseau. Sillonnant les mers, il défendait son équipage et son précieux chargement à coups de canon contre les pirates des mers du Sud. Dans la première partie, il la rencontre, elle, la seule blanche vendue au marché des esclaves, belle à couper le souffle. Le beau capitaine la cache dans la cale. Il la lave, l'habille et tombe éperdument amoureux. C'était peut-être Clark Gable, je ne me souviens plus parce que le contact de l'épaule de mon père dans les moments plus intenses ainsi que la pression de sa main sur la mienne me remplissaient les yeux de larmes.

C'est le plus beau souvenir que j'ai de nous deux.

CAHIER II***L'Oubli ou la volonté de se perdre (Alicante, côte espagnole)***

Quand Ulysse se présente devant son père sous une fausse identité, il lui dit de venir d'Alibante, en Sicile. Dans le voyage du Radeau, la nécessité de l'oubli de soi, de changer d'identité, culmine dans l'étape de l'Oubli, à Alicante, ville sur la côte espagnole qui donne également son nom à un cépage produit dans cette zone.

Journée grisante, humorale, où nous pourrions nous aventurer là où on n'ose pas, dans le Personne, perdant le discernement et la face.

Pendant que j'attends mes compagnons, je réduis l'espace avec des bandes adhésives de façon à ce que la salle-radeau devienne ma complice dans l'approche des membres du groupe. On jouera à exagérer, en essayant de rompre les chaînes de ce qui est conforme, en nous abandonnant aux cris et à la danse effrénée. Submergés par le mouvement délibérément ivre, nous nous aventurons dans "l'autre mer" où survivent le naufragé et les fées Morgane.

Quand les compagnons arrivent dans la salle, la musique est délibérément forte. Je bande vite les yeux de quelques-uns. Les plus stables tiendront par la taille ceux qui sont bandés et les emmèneront dans un tourbillon qui leur fera perdre le sens de l'orientation.

Le parfum sucré des bâtons d'encens que j'ai allumés au début, augmentera la sensation de désorientation. La danse doit se faire en silence de façon à ce que la personne qui conduit ne puisse pas être reconnu par celui qui a les yeux bandés. Pour accentuer encore plus la perte de repères, je demande aux conducteurs du couple de changer plusieurs fois de "cavalière" et de les laisser ensuite seules dans un point de la salle, et c'est seulement à ce moment-là que ceux qui sont bandés peuvent exprimer leurs sensations, le plaisir qu'ils ont ressenti et la peur des fantômes apparus dans le vertige de la danse et dans l'obscurité forcée.

"Je ne connais pas ma mère", elle a eu honte d'avoir une fille handicapée et elle m'a abandonnée dans un institut, chez les sœurs, pendant dix-huit ans. Depuis peu elle a refait surface et voudrait vivre avec moi, mais uniquement parce que j'ai une pension!".

Je m'approche d'Etoile de Mer, une fille que nous accueillons pour cette seule journée dans notre laboratoire, et en lui caressant les larmes je la remercie tout bas de sa confiance.

Curieux, certains s'approchent. "Etoile de Mer, tu viens également mercredi prochain?" Elle regarde celui qui lui a adressé la parole, et s'installant plus confortablement sur sa chaise lui offre son plus beau sourire.

Mario me fait signe qu'il a tout mis en place et que je peux continuer mon travail. Il est si tendre avec son visage tacheté.

Un peu plus unis, grâce à Etoile de mer, on se remet au travail. Toujours en couple, nous allons tester le degré de confiance que nous avons dans notre conducteur en abandonnant tout le poids de notre corps entre ses bras. La posture des corps abandonnés va créer des figures.

Pendant que certains hésitent encore entre le choix de l'abandon ou du soutien, je suis émerveillée par l'abandon de Brouillard, un grand et gros assistant de Milan qui reste à terre, les yeux bandés de rouge, dans les bras de Pagliucca, un garçon handicapé portant des verres épais et qui, aujourd'hui, porte le maillot de l'Inter: une figure contemporaine vraiment émouvante.

Dans la section rythmique, Nicola met un fragment de Moni Ovadia sur lequel je propose une variation de pas, rythmé en $\frac{3}{4}$, que nous avons déjà expérimenté dans l'étape de la Magie. D'abord avec les mains, en les frappant sur le mur, ensuite debout, sur la pointe des pieds ou sur les talons, le jeu de l'accent fort nous prend beaucoup de temps et permet ainsi à l'émotion provoquée par les figures de nous quitter définitivement.

"Et dès qu'ils eurent mangé le doux lotus, ils ne songèrent plus ni à leur message, ni au retour...."

L'incipit homérique choisi pour cette étape nous avertit du danger que l'on court à rester trop longtemps dans les altérations.

Je demande à Nuage si, grâce aux jeux de cette étape, elle a réussi à oublier sa mère. A la façon dont elle se tait, le regard tourné vers la gauche, je comprends avoir touché un point douloureux. Tous les jeunes ne vivent pas un beau rapport en famille.

Fragment n. 2

Sur les jeunes

Aujourd'hui, beaucoup de jeunes sont des hôtes invisibles de la famille et de la société. Des milliers d'entre eux vivent enfermés dans des communautés en essayant de sortir de leur addiction à la drogue, à l'alcool et au sexe.

Des milliers d'autres sont "attirés" à la maison à travers une forme moins nocive pour la santé mais tout aussi aliénante pour la volonté et la personnalité: la TV poubelle et ses programmes de sous-culture. "A crazy tube" comme on dit en Amérique.

Depuis une dizaine d'années, des programmes comme *Big Brother*, recrutent des jeunes qui sont prêts à tout pour avoir un peu de visibilité à la télévision. Mauvaises copies de personnages connus, les candidats imitent les modèles qui sont véhiculés dans les journaux à scandale, en les exagérant à outrance. On y trouve le gay qui joue au bi-sexe avec des lunettes de la même marque que ses slips et le super bodybuildé, maudit et tatoué. La fille type du *Big Brother* est déhanchée, plus ignorante que bête avec les seins refaits mis en évidence et des parents consentants.

Ce qui est certain, c'est que des milliers de jeunes sont pris de mire pour le dépistage de masse et peuvent ainsi devenir un troupeau facile à regrouper et à conduire dans et hors de la bergerie.

Comprimés dans la volonté et dans les rêves, beaucoup de filles et de garçons d'aujourd'hui n'ont aucun contact avec l'Histoire dans laquelle ils sont plongés.

L'œuvre de mise à zéro de la personnalité, mise en place par les pouvoirs médiatiques, transforme les rapports à la réalité. Enfants précoces et adolescents intérimaires se trouvent face à la complexité virtuelle sans le soutien d'un adulte qui soit capable de les guider dans la sélection des messages.

Aujourd'hui, les parents sont télé-dépendants, captivés par le réseau comme leurs enfants. Pourquoi nous étonnons-nous si c'est le garçon plus con de la classe à avoir plus d'adeptes? C'est lui, après tout, qui après une virée en boîte, a mis le feu à un clochard et qui a été trois ans dans une maison de redressement. Aucune méchanceté ou mauvaise éducation, les parents interviewés s'indignent: nous sommes tous deux diplômés d'Université! Une bravade. L'ennui peut-être".

Dans les foyers de nos jeunes hôtes invisibles, la mère prépare le repas en regardant le jeu du Millionnaire sur le petit écran qu'elle a voulu sur la table de la cuisine. Un repas silencieux devant le journal télévisé, juste une petite remarque au fils qui tripote son portable, ensuite tous libres, ils retournent chacun devant un écran, le petit de la cuisine pour la mère, le grand écran plasma du salon pour le père, et le voyou, montre ses pectoraux devant la webcam.

Sans cheveux, en blazer, dirigeants d'entreprises familiales, les ex-enfants des fleurs ont fait beaucoup de dégâts comme parents.

Pour attirer l'attention et être punis par quelqu'un, les enfants de ces ex enfants des fleurs qui ont refusé de grandir, se font du mal, ou deviennent des Caïn.

Chaque année, plus de 600 jeunes subissent des abus avant les 18 ans, parmi les adolescents, 53% n'en parle à personne, seul un petit 30% en parle à quelqu'un de la famille.

Comment aider les milliers de jeunes abusés et invisibles?

Je pense qu'il faudrait retrouver le pouvoir commun des mots, redéfinir la signification de certaines "valeurs" pour arriver à jeter les bases d'un nouveau humanisme de la société civile et promouvoir avant tout le droit au respect et à la non-violation du corps à tous âges.

Dans la pièce il s'est créé maintenant un silence de trop. "Tu me rends heureux" me dit Croc, qui aujourd'hui a décidé de s'appeler Trompette, en se plantant devant moi (avec une phrase que j'aurais aimé entendre de la bouche de celui qui vit avec moi).

Dans les journaux de bord que je fais circuler, chacun écrira ce qu'il n'arrive pas à oublier. Moi aussi je griffonne quelques mots dans mon bréviaire: oublier....ce n'est pas facile, on l'apprend une fois adulte, et uniquement avec le cerveau.

Pour oublier je devrais ne pas avoir vécu, même si, avec le temps, les mauvais souvenirs deviennent flous, des simples photogrammes, des éclairs qui pour un instant, viennent interrompre le flux du présent.

“*Chel ch'a si dismintia a zova pì di chel ch'a si recuarda*”. Ce qu'on oublie fait plus de bien de ce qu'on se souvient. Une affirmation bouleversante de Pier Paolo Pasolini qui semble soutenir exactement le contraire de ce que l'on pense habituellement, et Dieu sait combien je suis d'accord avec lui.

Dans l'espace consacré au récit, je demande à Monde d'imaginer de saouler un personnage de fable connu et de raconter l'histoire sous ce point de vue altéré. Le Petit Chaperon Rouge est une pyromane qui s'approche menaçante de la petite maison en bois de la grand-mère et qui, au lieu d'être au lit, malade, erre dans le bois armée d'un fusil. Et le loup? A ce point, il vaudrait mieux qu'il détaille rapidement.

Celui qui choisit une version saugrenue devra la parcourir jusqu'au bout, sans perdre les rennes de l'improvisation récitative que nous voulons expérimenter.

Ivre, je ne l'ai été qu'une seule fois, mais cela m'a coûté très cher. Ce soir-là on fêtait le résultat du concours de chant organisé à l'Oratoire. Raffy et moi arrivâmes deuxièmes. Pour l'évènement, j'avais mis une mini robe en chiffon bleu à pois blancs, que j'avais prise dans l'armoire défendue de ma sœur. La robe avait été embellie d'un grand col de pierrot, amidonné. La soirée se termina dans une taverne de la région qui offrait un repas à tous les participants du concours et un excellent vin rouge pétillant, que je n'ai jamais oublié. Après deux verres, on me raccompagna à la maison. Le matin je fus réveillée par le bruit mystérieux et insupportable du téléphone. C'était l'Institut Canossiano où je faisais mes études secondaires, pour m'informer que l'élève qui devait passer les examens oraux avant moi était malade et que la Commission avait décidé d'interroger la suivante, moi en l'occurrence.

L'Institut était tout près de la maison, mais je décidai de prendre un taxi pour être sûre d'arriver à temps. Après avoir commenté mon examen de dessin par l'expression "inquiétant!", le commissaire passa à la géographie. Elle voulait que j'énumère les ports les plus importants... de quoi encore? De l'Amérique septentrionale ou de l'Afrique septentrionale? Bof! Sa voix allait et venait, parfois trop forte, parfois inaudible. J'essayai avec Tripoli. Je pense l'avoir hurlé, à voir les têtes du jury qui reculaient et l'expression qu'ils affichaient sur leur visage.

Je repris le taxi même au retour, dans le lavabo de la cuisine je pus enfin vomir; violet. A ma mère, qui revenait de la mer, je lui dis que malgré mes bons points j'allais doubler mon année. Quant à mon père, je crois qu'il ne l'a jamais su.

Il était déjà en fuite.

Les deux premières tentatives du *Radeau* organisées pour les assistants et les parents, m'ont aidé à avoir les idées plus claires. Au début nombreux, les parents se réduisirent à la moitié dès la deuxième étape. En apprenant que j'étais danseuse, sans enfants, beaucoup de mères ne comprenaient pas ce que je leur voulais. "Ce que tu fais est très beau, j'enverrai mon fils". Il m'a fallu deux ans pour convaincre

une dizaine de mères, deux ou trois pères et quelques assistants sociaux à ne pas se désister et à se laisser impliquer dans le parcours du *Radeau de Personne*.

Avec eux, je commençai un voyage fatiguant, plein de respectueuse absence. Une attitude que je pouvais supporter parce que familière. Même Fabrizio, le psychothérapeute qui avait suivi pendant des années les résultats de mes *Radeaux* avec enthousiasme, n'arrivait pas à partager mon choix de faire participer les parents des enfants. Je compris que notre collaboration était finie.

Au détriment de mes débuts peu exaltants, les heures passées ensemble rendirent à ces mères un espace de plaisir privilégié dans lequel elles pouvaient se réfugier pour charger leurs batteries.

J'aimais, en sortant de la ferme, les voir parler et se saluer en utilisant encore le nom de voyage.

Le Grand et le Petit (Stromboli, au zénith)

Vue d'en haut, la forme d'un volcan peut rappeler l'œil d'un cyclope. Un œil enflammé à ras de l'eau, un regard fixe entre deux azurs en contact. Nous sommes au zénith de la journée, premier tour complet des aiguilles de la montre qui indique la première moitié de notre voyage. Un voyage circulaire qui, exactement vingt-quatre heures après, reportera les voyageurs au delta du Po d'où nous étions partis.

"Emos d'èrighenèia fanè rododàctulos èos", "...Lorsque, matinale, l'Aurore parut, doigts-de-rose... .."

Stromboli, c'est le *où*, le *pourquoi* est indiqué par l'incipit de cette quatrième étape, extrait de l'Odyssée: *"Je m'attendais toujours à voir arriver dans ma grotte un héros grand, superbe, et doué d'une force immense ; et pourtant aujourd'hui c'est un homme petit, faible et lâche, qui m'arrache l'œil après m'avoir dompté par le vin..."*

Aujourd'hui nous allons examiner le grand et le petit Moi, sa force et sa faiblesse, mais nous essayerons de le découvrir avec le jeu du corps.

Dans les premiers mois dramatiques qui suivirent mon accident de la route, je me convainquis qu'aux dix-huit parties brisées de ma structure osseuse, les parties restées intactes auraient fourni des informations et que, comme dans une croix, au croisement des bras, les forces alliées aux faiblesses auraient constitué un équilibre nouveau, différent. Depuis, j'ai travaillé pour reconnaître ces croix, ces points d'observation et d'information privilégiés qu'on appelle, à tort, limites.

Le grand, la partie en nous que nous considérons forte et représentative de notre habilité, et le petit, la partie "bête", celle que nous essayons de cacher aux autres et de nier à nous-mêmes, peuvent s'allier, former un carrefour d'informations et se lancer des SOS.

Neuf étapes, neuf croix. Voilà ce que j'essaye de faire expérimenter à mes compagnons. Après l'inévitable partition sur la chaise, suivie de la promenade dans l'espace-radeau, que je réduis à chaque

étape, j'invite mes compagnons à se regarder dans les yeux pour établir un contact plus profond qui sous peu, en travaillant, mettra en évidence le degré de confiance réciproque.

Après avoir soutenu un compagnon, nous lui laisserons porter un peu de notre poids pour expérimenter l'abandon ou la responsabilité de se charger de l'autre. Nous reprendrons ensuite à marcher côte à côte, épaule contre épaule, en cherchant une synchronie parfaite dans le pas et dans le rythme.

La représentation graphique de mon Moi est HH, je me sentirais manchot sans l'épaule de l'autre.

"En service réciproque, un collé à l'autre, nous recueillons des informations à travers la chair sensible dont nous sommes faits, écoutons-nous à travers la fine paroi qui nous sépare".

"Dieu a créé les anges avec une seule aile, afin que, pour pouvoir voler, ils restent enlacés", je hurle à travers la musique sacrée.

Une pensée du Père Tonino Bello, qu'on avait publicisée des années auparavant, en l'imprimant sur des T-shirts et que les amoureux pouvaient s'offrir pour la Saint Valentin. Chaque T-shirt avait une seule aile sur le dos.

The first step de mon programme de physiothérapie après des mois d'immobilité totale disait: marcher, tout simplement! Mais cela ne fut ni simple ni automatique. Après avoir posé mes pieds à terre, après quatre mois passés à l'hôpital, il me fallut en effet une semaine complète avant de réussir à vaincre la peur du vide entre un pas et un autre. Les béquilles sont toujours derrière l'armoire de mon studio. Une des béquilles a toujours le rembourrement rudimentaire fait d'un morceau de caoutchouc mousse camouflé par un foulard bleu, collé sur le support en plastique au niveau du coude. Une modification effectuée par Bruno pour faciliter l'appui de mon coude gauche, bloqué à angle obtus à cause des broches.

Je demande à mes compagnons de former des groupes de six et de faire un cercle en restant debout, épaule contre épaule, et que, à l'intérieur de chaque cercle il y en ait un qui joue le rôle d'un battant de cloche. Ce dernier devra répéter la phrase tirée d'Océan Mer que nous avons apprise de mémoire, mais prononcée sans la partie forte du mot, en enlevant toutes les voyelles.

Fn q prsnn nbl ql srt mrvllx q pr cq mr q ns ttd l y t n flv pr ns qlqn n pr n mr qlqn cpbl d ns prndr pr l mn

"Afin que personne n'oublie qu'il serait merveilleux que pour chaque mer qui nous attend il y ait un fleuve pour nous, une personne, un père, un amour, quelqu'un capable de nous prendre par la main..."). En silence, les compagnons porteront ce "battant" en l'air, à bout de bras, tel un vaisseau fantôme.

Noël 1985. Les médecins de Pavie acceptèrent de me faire rentrer à la maison quelques jours, pour les fêtes de fin d'année. Je suivis le parcours vers la maison de ma mère à travers la vitre de l'ambulance. Rue Angelo Massarotti où l'on habitait avant, le poste de police, rue Ghinaglia, le rond-point, voilà, ici on tourne à gauche, l'église Saint Luc se trouve au coin de la rue bordée d'arbres où habite ma

mère. La dernière fois que je suis passée chez elle, c'était le matin du 21 septembre, je lui dis que je mangerai le soir chez elle avec mon fiancé à qui je devais rendre la Golf qu'il m'avait prêté pour me rendre à Milan. Elle me répondit qu'elle aurait préparé une belle polenta, je pensais que ce n'était pas vraiment approprié puisque vu le climat, on ne portait pas encore de collants, mais j'étais pressée et je n'avais pas envie de discuter.

Saluer les voisins qui, ayant vu l'ambulance étaient sortis dans la rue, me mettait dans l'embarras. "C'est la fille de Madame Principe, la danseuse...", je ne sais quelle expression avait mon visage que j'essayais de rendre comme le plâtre qui partait d'un peu plus bas... "Joyeux Noël à vous aussi", étonnée que ma voix soit restée étrangement flexible, presque gentille.

On me transporta dans ma chambre, en un seul bloc, comme un vaisseau suspendu dans l'air; pour fêter mon retour, on avait invité la famille et quelques amis qui, chacun à son tour, entre deux plats, venaient me faire un coucou.

Je m'étais maquillée au mieux, pour essayer de couvrir la couleur verdâtre typique de l'hôpital et avec l'aide d'une amie de ma mère, j'avais retenu mes cheveux avec une fausse rose rouge à pince. Quelle tristesse!

Une pauvre Frida Khalo à qui, quelqu'un à l'hôpital, m'avait comparée, en remarquant le soin particulier que je portais aux parties de mon corps hors du plâtre: le visage, les cheveux, les mains, un pied.

J'ai acheté le journal de Frida Khalo quelques années plus tard, il était rempli de dessins et de réflexions et j'ai pleuré en répétant avec insistance ses paroles dans les moments de désespoir: "pieds, pourquoi je les veux si j'ai les ailes pour voler?".

Quelques jours plus tard, l'ambulance me ramena à l'hôpital. Je fis tout le trajet les yeux fermés.

Pour la première fois, dans le voyage du *Radeau*, la journée du Grand et du Petit présente la figure de l'Ange et de son Compagnon, une forme de travail en couple que j'utilise pour les accostages du laboratoire émotivement plus complexes: celui de la Mère, de l'Amour et de l'Immobilité.

Du groupe qui entretemps a transporté en vaisseau trois autres compagnons, je vois se détacher Clairon, ou Croc, le garçon qui n'a toujours pas décidé comment il fallait l'appeler (moi aussi, parfois, j'ai des difficultés à choisir entre Nina et Lola, je laisse alors choisir mes compagnons de voyage).

Clairon est un garçon très grand, avec une belle tignasse noire, l'aspect soigné et toujours parfumé. La première fois que je l'ai reniflé je me suis cassée la tête pour comprendre quel était ce parfum qui appartenait à la gamme de mes odeurs d'enfance. *Soupline*, le flacon bleu, voilà ce que c'était, l'adoucissant pour linge qu'utilise ma mère. Clairon, très à l'aise verbalement, est dérangé physiquement par un tremblement des bras qui s'atténue uniquement quand il se trouve à son aise. Entonnant un air d'opéra avec une voix incroyablement juste il part du fond de la salle et se dirige vers moi. Je remarque, avec un peu d'inquiétude, que son spasme augmente visiblement, minant son bel

équilibre, mais lui, insiste et termine sur une belle note longue. J'ai les yeux pleins de larmes, je les laisse couler? Je n'ai rien à perdre.

Au-dessus des têtes de ses compagnons, je vois ses yeux qui me cherchent, je vois ses lèvres scander de manière exagérée et répétitivement le mot A-MOUR; je lui souris, en pleurs. Je sais qu'il veut juste dire MERCI.

Il y a des journées comme celle-ci où l'idée de couper le courant et de rentrer chez moi sans eux devient insupportable.

J'ai rencontré beaucoup d'anges. Certains d'entre eux je peux les reconnaître à l'œil nu, il y a quelque chose de transparent qui me frappe, mais pas dans les yeux, c'est plutôt l'épiderme qui les trahit, en gardant une luminosité qui sort par intermittence du contexte du visage pour révéler l'auréole laissée allumée par mégarde. Mes anges la portent comme ça, glissée sur le côté.

Bruno, le physiothérapeute qui, une fois la période d'hospitalisation terminée, s'est occupé de ma revalidation, venait tous les jours chez ma mère où j'étais retournée pendant toute l'année que je suis restée plâtrée. Mon premier ange avait une pointe de ciel dans les yeux et malgré le fait qu'il me faisait hurler de douleur, nous sommes devenus inséparables. Après les exercices isométriques et la mobilisation articulaire, Bruno tirait mon corps hors du lit pour me re-apprendre à marcher. Debout, j'étais devenue très grande car le plâtre qui partait des hanches se terminait par une épaisseur d'au moins 15 centimètres sous mon pied gauche.

Giacomo, notre cordonnier de confiance a dû effectivement ajouter une semelle en bois aux chaussures du pied droit. Debout, j'avais l'air de Herman, de la fameuse série "Les monstres", celui très grand qui a une tête carrée et un boulon enfoncé dans le cou. En utilisant Bruno comme béquille, je me promenais dans la maison et ce petit tour-cadeau me mettait dans un étrange état d'euphorie mêlé de crainte. A cause de la fracture occipitale je ne gardais pas beaucoup de souvenirs, encore moins ceux plus récents de l'accident. Plus que le souvenir de l'impact avec l'autre voiture, j'avais une drôle de sensation physique, un rétrécissement de ma cage thoracique et un soubresaut de mes organes à l'intérieur de mon corps. Aucune image, aucun bruit de tôle. De la maison de ma mère je n'avais presque aucun souvenir, et c'est avec une grande curiosité que je me promenais d'une pièce à une autre, au bras de mon ange gardien.

Belles, les chaises de la salle à manger, que ma mère a héritées de ma grand-mère Angela, mises par trois autour de la grande table Fratino qui sentait l'huile dorée, et le divan vieux-rose avec sa corniche dorée style vénitien. Sur la paroi opposée, un trumeau ancien; tout m'apparaissait étrangement beau. Ou alors, j'étais tout simplement heureuse d'être vivante. De fait, je n'avais jamais vécu dans cet appartement car au moment où j'avais quitté la maison pour vivre seule, mes parents habitaient encore près du bureau de police.

J'ai un nœud à la gorge. Je pleure. Bruno, qui n'en comprend pas la raison, me rassure en me disant que je remarquerai un jour et que je danserai encore mieux qu'avant. Je lui réponds que je ne pensais

pas à la danse mais à Taxi, mon berger belge. Même pour mon chien, l'année 1985 fut néfaste, il mourut un peu avant mon accident, le 19 juillet. D'habitude je le prenais toujours avec moi dans mon studio de danse, mais ce soir-là, je l'avais laissé à la maison car je devais être interviewée et je craignais qu'il puisse effrayer le journaliste. C'était une belle chienne noire, de taille moyenne. Ma voisine de palier, sachant que lorsque je laissais Taxi à la maison je ne fermais jamais la porte à clé, a pu rentrer et le conduire chez le vétérinaire où il mourut quelques heures plus tard. La dernière image que j'ai de lui c'est quand, pour le distraire et pouvoir fermer la porte, je lui lançais ma nouvelle chaussure en cuir, l'autre l'ayant déjà mordillée en la volant directement de la boîte le jour même de mon achat.

Elle est là, m'implorant de ses grands yeux marron-triste et moi....je ferme peu à peu la porte en jouant à enfiler à travers les fissures de nos regards tantôt des mots tendres, tantôt des recommandations énergiques faites avec l'index levé. Je ne pensais pas qu'on puisse souffrir autant. A septembre j'allai m'écraser en voiture, heureusement elle était déjà partie.

Dans le cercle de la section voix, aujourd'hui on chante le célèbre air d'opéra de Leoncavallo, *Ridi Pagliaccio*. Je demande à Marie, nom de voyage d'un handicapé très doux de quarante-sept ans, de se mettre au centre du cercle et de la chanter pendant qu'un compagnon-ange exécutera sur lui les actions décrites dans le texte de la chanson: il lui boutonnera la veste, il fera semblant de lui enfariner le visage, il imposera un sourire à ses lèvres et si son "clown" oublie les paroles, il les lui susurrera à l'oreille.

Marie doit être très religieux car de temps en temps il interagit avec son compagnon et se fait le signe de croix en ajoutant des phrases de l'Ave Maria au texte du *Pagliaccio*. Son implication me donne la chair de poule. C'est du vrai théâtre.

Dès que Nicola prend le ring, je tombe dans un sommeil profond pendant tout le voyage de retour. "Merci, tu es un ange", lui dis-je en le saluant de derrière la grille automatique de la maison, "Je n'y arriverai pas sans ton aide". Nicola n'oublie jamais son auréole allumée. C'est un ange très réservé.

Une fois entrée dans l'appartement, je dîne vite sans même enlever mon pull et mes chaussures et je m'enroule dans ma couverture.

Avant de m'endormir au milieu des notes éparpillées sur le lit encore défait du matin, je lis les lignes de la lettre de Saint Paul aux Corinthiens, que j'avais soulignées pour la journée du Grand et du Petit: "*C'est pourquoi j'accepte de grand cœur pour le Christ les faiblesses, les insultes, les contraintes, les persécutions et les situations angoissantes. Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort*".

CAHIER III

La Tempête à Maria Felicita (Timsah, Golf de Suez au coucher de soleil)

".... une vague immense fond sur lui, et, se précipitant avec fureur, elle fait tourner le faible esquif. Tout à coup Ulysse est lancé loin de son radeau, et le gouvernail s'échappe de ses mains".

Timsah est un lac qui se trouve près de l'isthme de Suez qui relie la Mer Rouge et la Mer Méditerranée. Aujourd'hui, c'est le plongeon dans la mer de la cohabitation, dans le "Tous" de la vie, bref dans une mer de problèmes qui commence ainsi: il y a un ventre, tu es dedans au chaud, tu fais des pirouettes, et puis soudain, quand tu ne t'y attends pas, tu es jeté dehors et là, juste après le choc, tu reçois même une gifle.

Moi je suis née vite, de sept mois; j'ai dû avoir peur que ma mère change d'avis, comme ça, une fois prête, j'ai décidé de sortir. Sans les ongles, m'a-t-on dit, je pensais sans doute qu'elles ne serviraient pas tout de suite.

Je suis arrivée à l'hôpital pour passer la nuit avec ma mère qui, depuis un an, préfère vivre dans une chambre d'hôpital plutôt que dans sa maison, à la merci de dames de compagnie venant des pays de l'Est. Elle dit qu'à l'hôpital elles sont toutes plus gentilles, "Elles m'appellent Madame Edda".

"Ma chérie, cela fait toute la journée que je t'attends".

C'était la première fois qu'elle s'adressait à moi, explicitement affectueuse. Durant toute la nuit je l'ai embrassée, caressée dans son poignant miaulement. "Chuuut, reste tranquille maman, je suis ici, près de toi", lui dis-je, enfilant dans sa main droite raidie par l'arthrite, mon index, lui signalant ainsi ma présence dans la douceur inattendue de cette étreinte.

"Elle passe une nuit différente" disent les infirmières de garde qui, en pleine nuit viennent prendre sa température, sans se soucier de son épuisant miaulement de chaton mouillé, qui dure depuis des heures. "Il ne faut pas vous inquiéter, c'est plus par habitude, cette nuit elle est mieux, elle est beaucoup plus tranquille, peut-être parce que vous êtes là".

"Aide-moi Lulu", me dit-elle. "C'est moi, maman, Lulu vient demain matin à sept heures, essaie de dormir encore un peu".

"Lulu aide-moi".

Je lui fais sentir ma présence à travers la paume de la main que je serre, et peu après elle se calme.

Je sens sa respiration discontinue et je n'arrive pas à détacher mon visage de son souffle. Elle a toujours ses sourcils foncés, les mêmes que les miens. Je compare nos fronts, l'angle de la mâchoire, la forme arrondie des épaules décharnées et de la boîte thoracique, étroite et osseuse, recouverte

d'une peau en papier de soie. Mon Dieu, maman, tu n'es plus que vingt kilos d'os. Pendant que tu dors, je découvre ton corps pour vérifier si tu as des cicatrices, pas une seule, une peau lunaire et lisse sur tout le corps. Les bras, par contre, on ne les distingue plus, tellement ils sont boursoufflés par les hématomes causés par les perfusions et dont on n'arrive plus à trouver les veines.

Je mesure en paumes tes très belles longues jambes. Trois paumes de cuisses et presque trois paumes du genou à la cheville. Je les compare aux miennes. Tu as gagné.

Je regarde deux photos de quand tu avais trente ans et que je voulais te montrer, nous étions presque identiques. Tu n'étais pas encore blonde et sur la photo en noir et blanc la couleur de tes beaux yeux gris-vert ne se voit pas et donc, on dirait moi, mais avec un nez droit.

Sur cet autre photo, tu es étendue, tes cheveux foncés éparpillés sur le coussin, soutien-gorge noir. C'est pour ton mari ce sourire de diva de cinéma?

Maman, pour la première fois, la nuit du 6 juin, nous nous sommes senties aimées l'une de l'autre et il a suffi d'une nuit pour combler tout regret, toute rancœur et sentiment d'abandon que j'avais bêtement tenus en vie pendant des dizaines d'années.

Lulu arrive et je te laisse à ses soins et avec le mouvement de mon doigt je te fais comprendre que je reviendrai plus tard pour passer une autre nuit avec toi. A peine quelques heures plus tard, ma sœur me téléphone pour me dire qu'il n'était pas nécessaire que je passe la nuit à l'hôpital, les médecins ont préféré lui donner des sédatifs pour qu'elle ait une nuit tranquille. A contre cœur je suis son conseil. Je passe la nuit en semi-veille, je me sentais appelée, c'était peut-être toi qui te sentais mal. Je n'arrivais pas à comprendre si ce cauchemar était le fruit de la fatigue accumulée ou si c'était déjà un pressentiment. Je prends quelques gouttes de calmant et je mets le réveil à six heures trente pour être chez toi dès ton réveil. J'arrive et on me dit que tu as eu une nuit difficile, que tu t'étais plainte toute la nuit et que je devais me préparer à l'idée que ce serait peut-être ton dernier jour. Et ce fut ainsi.

Je suis devenue folle de douleur pour n'avoir pas passé encore un jour avec toi. Un seul jour. Le 7 juin.

Le ciel se couvre de nuages, je pense qu'aujourd'hui il pourrait même pleuvoir. Nicola conduit, il est toujours joyeux, lui. En voyant mon regard perdu, il me propose un de ces jeux pour délier la langue avec lequel on s'amuse durant nos voyages, du genre "Les chemises de l'archiduchesse sont-elles sèches archi sèches". Sous son insistance, je le lui répète mollement pour lui faire plaisir, il insiste que je dois le prononcer avec l'accent parisien: "Je l'ai déjà répété une fois, arrête!"; après un moment de silence, il essaye avec une chanson de Ornella Vanoni qu'il imite parfaitement, avec les gencives découvertes. On rit, et sa bonne humeur cristalline me fait sortir du cocon de cette morne matinée. A peine entrée dans la salle de Cascina Biblioteca, j'essaye de me rétablir en prenant un café au distributeur. Dans la salle, l'odeur de gomme sale mélangée à l'odeur de pieds, me plongent dans le réel. J'allume quatre bâtons d'encens.

L'étape de la Tempête a lieu, idéalement, au coucher de soleil, et lorsque cette étape est pleine de mauvaise humeur, je me jette dans le cercle vivant de mes compagnons pour apprendre d'eux à respirer ces "Tous Nés".

On lève l'ancre en commençant avec la *Partition sur la Chaise*. Quand on arrive à prendre son genou entre les bras, à le serrer et à le bercer comme si c'était un enfant, je révèle à mes compagnons de voyage que l'étape de la Tempête est dédiée à notre mère, je leur dis de penser à elle, maintenant, et comme lorsque nous étions petits, nous la reconnaissons au toucher, à la voix et à l'odeur. Certains d'entre eux, un bandeau rouge sur les yeux, sont portés dans l'espace. Les autres, en choisissent un et cherchent à attirer son attention par un piaillage, un petit cri, de manière à ce qu'il puisse le suivre, comme le poussin sa mère. Lorsqu'ils ont trouvé le compagnon-guide, ceux qui ont les yeux bandés donneront un seul doigt avec lequel on leur fera explorer le monde qui les entoure: les crevasses du mur, le contour d'une oreille, les rayons de la chaise roulante et les jointures de la main qui les tient. Ensuite, accroupis par terre, les mères-guides berceront leur petit avec une berceuse muette.

De retour en cercle, nous choisirons quatre actions qui caractérisent notre mère et nous les reproduirons avec notre corps. Comment fait-elle quand, perdue dans ses pensées, elle remet une mèche de ses cheveux en place? Ou quand, les mains pleines de farine, elle met ses lunettes de travers et nous demande de tourner la page de son livre de recettes? Peo, nom de voyage d'un animateur, a les yeux humides, pendant la pause il me dit que sa mère est décédée depuis peu et que cet exercice, même si très douloureux, lui a permis de la rencontrer à nouveau avec douceur, de la toucher, de la caresser, et se faire presque toucher par elle. Moi-même j'étais très embarrassée de voir cet homme, père de famille, reproduire avec beaucoup de douceur, des gestes tellement féminins.

Sa mère le caressait à travers ses mains.

La première fois qu'on m'a proposé cet exercice je me trouvais à Boston, Lois, mon hôte, à l'époque était présidente de Diet Workshop, une société pour la promotion d'exercices pour maigrir et qui avait plus de septante succursales à travers les Etats Unis. Lois, répondant à ceux qui lui proposaient de me prendre comme fille au pair, demandait en échange qu'on lui envoie un chauffeur pour ses filles, mais moi, je n'avais pas de permis! Je lui dis que j'en étais désolée et à ma grande surprise, elle me dit que je pouvais venir. Mon post scriptum "malheureusement je n'ai pas de permis mais mes aubergines à la parmigiana et mes spaghetti carbonara vont solliciter agréablement les papilles gustatives de toute la famille" l'avait fait rire et voulait me regarder en face. Depuis, j'allais chez Lois tous les étés, et ce, pendant onze ans. Durant mes longs séjours américains, j'approfondissais les cours de danse moderne en pratiquant dans plusieurs points de la ville. Down Town, à Tremont Street, je fréquentais les cours de tip tap de Leon Collins, un danseur de couleur qui tout souriant, roulait un peu d'herbe dans un cigarillo qu'il tenait éteint au coin des lèvres. Après la leçon, si je n'avais pas d'autres engagements, il m'emmenait manger au chinois d'en face: "What do you want to eat, my Little Dumpling?". Il m'appelait comme ça, ma petite boulotte. Dans l'après-midi, il me ramenait jusque devant mon

immeuble situé dans le quartier résidentiel, dans sa Cadillac bleue avec toit noir, toute déglinguée. Lois, prévenue par le concierge de l'immeuble, me soumit à un interrogatoire serré sur le vieux qui me ramenait à la maison une fois par semaine.

A l'époque, Leon avait soixante ans et moi, presque vingt.

A l'Institute of Contemporary Dance sur Harvard Square, de l'autre côté du fleuve qui séparait Boston de Cambridge, j'étudiais Modern Dance; c'est là que je rencontrai Meredith Monk avec qui j'ai fait le séminaire sur les gestes maternels; elle intégrait aux gestes dans l'espace, des modules vocaux que nous devions exécuter en canon.

A mes compagnons de voyage, par contre, je leur demande qu'à chacun des quatre gestes, ils fassent correspondre une phrase que leur mère répétait toujours et de le faire en imitant le ton et les inflexions de sa voix.

"Idiot, mange et va dans ta chambre". Alessandro, un garçon qui, à mon avis, a une intelligence supérieure à la moyenne, débute ainsi, en se lançant, en moins de temps qu'il ne faut, contre la paroi du mur en lui assenant des coups de pieds. J'essaye de le calmer. Il ne m'écoute pas. Seul son animateur réussit à le détacher de la paroi et à le faire sortir de la salle.

"Aujourd'hui, au lieu de sortir, tu écriras 1000 fois je suis une débile". Cette phrase n'appartient pas à ma mère, mais à mon père. Elle, épuisée par celui qui, chaque semaine, soit nous la kidnappait, soit la maltraitait, ne s'occupait pas beaucoup de ses enfants et nous passions les week-ends en compagnie de la bonne du moment. Celle dont je me souviens le plus affectueusement, c'est Madame Maria et avec autant d'affection, son risotto zébré.

Préparer le risotto classique à la parmigiana, faire revenir les oignons dans un peu d'huile d'olive et une noisette de beurre, arroser le riz avec un verre de vin blanc sec, le cuire "al dente" avec un bouillon de légumes, et terminer avec une poignée généreuse de parmesan. Dans un plat en verre allant au four alterner une couche de riz blanc avec une couche de sauce à la tomate. Ce plat nous plaisait vraiment beaucoup.

Le seul rendez-vous que j'avais avec ma mère, c'est quand, agenouillée devant la baignoire, elle venait me laver les cheveux. Ses ongles, longs et laqués, me faisaient mal... mais c'était la seule chose qui ressemblait à une caresse et pendant toute la semaine, j'attendais avec impatience de les avoir rien que pour moi, ces doigts...

La journée de travail sur la mère bouleverse tout le monde. Dans les journaux intimes que je distribue, je demande que l'on écrive une sorte de lettre, ce qu'on ne lui a jamais dit. En passant près de Petit, qui me demande quelque chose, le journal ouvert posé sur ses genoux, je vois qu'il a commencé à écrire: "Pourquoi tu ne me touches pas plus souvent? Tu me manques". Je m'éloigne, par discrétion, en

pensant que j'aurais pu écrire ces phrases. En posant mon regard ici et là, j'en cueille des autres: "Assez maintenant! Ris, ta faiblesse me fait enrager". Celles-là aussi, pourraient être les miennes.

Nous avons tous le cœur gros et pendant la pause on va dans le jardin. Les instructeurs restent à l'écart, une cigarette en bouche, moi je cours à la toilette, j'ai besoin d'un espace étroit, fermé à clé.

Lorsque nous retournons dans la salle, Nicola nous enveloppe dans une chaude couverture jazzy que nous écoutons envoûtés, essayant de retarder le début du travail, qui en perdant du temps à refaire les lacets, qui à chercher quelque chose dans le sac à dos, et qui à tourner en rond dans un demi-cercle qui finit par nous engloutir tous.

Encore pleine de cette émotion, je leur propose une berceuse en leur faisant signe de s'approcher de moi et d'ajouter leur chant au mien.

Nous nous serrons au centre et je leur dis encore une fois –dans un nœud de forces convergentes– ensuite, appuyés les uns aux autres nous descendons à terre sur un radeau de corps.

Maintenant avec les mains, et seulement les mains, nous explorons tout autour, caressant ce que nous rencontrons en premier, un genou, un coude, une hanche. Je me retrouve moi-même avec la tête de Petit entre mes jambes et instinctivement, je la lui masse avec mes deux mains, mon seul souvenir de caresse.

Avant de quitter la salle, en fin de journée, Petit s'approche de moi et me dit à l'oreille: "C'était bien quand tu m'as lavé les cheveux, aujourd'hui".

Je n'ai pas dormi, debout, enveloppée d'une couverture j'attends devant la fenêtre que le noir se teinte de rose. Si tu as le moral à zéro, essaye de t'offrir une aube! Il y a le temps de l'attente, entre le noir complet et les premiers rayons de lumière qui t'emportent d'abord, qui ensuite te surprennent et qui enfin, quand le bleu arrive à terme, t'apaise.

"Nous sommes faits de ciel", il suffit de s'offrir une aube de temps en temps pour le comprendre.

Fragment n° 3

Sur la beauté

La création et ses créatures sont, pour moi, le lieu de manifestation de la beauté. Un langage puissant autant que silencieux que celui de la nature, capable de me bouleverser jusqu'aux larmes avec sontrop plein de beauté.

La création me parle et suscite en moi de la stupeur, envie de connaissance et parfois, une prière contemplative.

Mon corps (mince), manifestation et icône, est chair et à la fois mystérieuse transparence. Âme animale.

Dans une société où la culture traverse une des périodes les plus obscures de la conscience, tous les jours le corps d'hommes et de femmes est violé, opprimé et éliminé.

L'éducation sur le respect du Moi-Corps-Personne semble ne plus intéresser les "agences éducatives", à savoir l'école et la famille. La première est devenue une entreprise à tous les effets, la seconde, un "non-lieu", malgré qu'elle soit le domicile de parents et d'enfants, naturels ou acquis.

Beaucoup de jeunes, loups solitaires, éduqués par personne, disent, à travers Facebook, être à la merci d'une agressivité irréprouvable, qui, lorsqu'elle rebondit en arrière, devient auto-lésionisme. Ils cherchent des amis dans des blogs et dans les sites.

La situation me semble irréversible. De ce comportement de partage collectif que j'appelais "comportement éthique" il y a à peine quelques décennies, il ne reste plus que quelques résidus épars.

Elles n'existent donc plus ces quelques règles qui nous étaient transmises, qui n'étaient ni de gauche ni de droite, ni catholiques ni laïques, mais *super partes* et auxquelles on avait recours en tant que citoyen du monde?

Les scandales les plus atroces et les plus triviaux peuplent les programmes de toutes les chaînes de télévision et font monter l'audimat; peu importe s'ils étouffent tout sens de rébellion d'une entière génération d'enfants anesthésiés.

Anesthésiés, parents et enfants vivent dans la niche de la gratification personnelle en regardant droit devant soi.

"La beauté sauvera le monde", mais de quelle beauté parlait donc Dostoïevski, ou plus récemment, Jean Paul II dans sa *Lettre aux artistes*?

Je crois que le concept de beauté a désormais perdu son champ sémantique, celui de l'éthique et de l'esthétique pour entrer dans celui de l'éphémère et de la consommation.

Je passe la matinée à nettoyer tout ce qui pouvait être nettoyé dans la maison, ensuite je plonge dans la baignoire et je fais la même chose avec sa locataire.

J'appelle ma mère et je lui dis que je passerai chez elle pour le déjeuner. Elle a beaucoup changé depuis que mon père ne vit plus en ville. Elle va danser, elle a beaucoup d'amis et même avec nous, ses enfants, elle est plus affectueuse. En entrant, je voudrais lui dire "Tu m'as beaucoup manqué", mais puis je la vois, cachée derrière une colonne, poursuivie par son petit-fils, elle rit et joue même lorsqu'il se jette entre ses jambes maigres et la fait chanceler. Je pense "Tu es trop maigre", en lui arrachant des mains le peluche édenté en le suffoquant de bisous. Doucement, je me dis, comme une mère qui berce, qui embrasse..... Délicate comme une mère.

Mais qu'est-ce que j'en sais moi? J'ai renoncé, j'ai eu peur de ne pas y arriver, peur d'avoir une vie comme la tienne. Nom de....

Avec mes compagnons dessus, aujourd'hui moi aussi je me suis sentie comme une lionne au milieu de ses lionceaux, les narines en alerte qui annoncent des problèmes à tous ceux qui voudraient les toucher.

En moi rugit l'envie de maternité assouvie.

L'immobilité (Zakynthos, Grèce)

"Alors, mes compagnons me lièrent avec des cordes, par les pieds et les mains, et nous approchâmes à la portée de la voix des Sirènes, et elles chantèrent leur chant harmonieux..."

A Zacynthe, aujourd'hui appelée Zante, sur la côte grecque, il y a une plage où, depuis des siècles, gît un vaisseau ensablé, à quelques mètres de la mer.

L'étape qu'aujourd'hui nous dédions à l'immobilité est très importante. Limités dans l'espace et dans le mouvement, nous aussi nous prêterons notre corps et notre voix à des formes anthropomorphes, cariatides, sirènes et bas-reliefs, expérimentant par l'absurde, comment, à l'intérieur d'une limite extrême, on puisse arriver à comprendre la nature du mouvement.

—Cela est dit par.....— j'allais justement dire à mes compagnons, et eux, en chœur: "Ulysse".

Sur le sentier qui mène à l'entrée de la ferme, Nicola et moi voyons les animaux de basse cours en liberté et percevons une activité tout à fait inhabituelle. Poules, âne et chèvres goûtent à la première journée printanière, pendant que les moniteurs promènent les hôtes de la ferme-bibliothèque à dos de cheval.

Aujourd'hui, comme les sirènes, nous travaillerons l'équilibre et l'habileté en donnant vie ici, sur notre chaise, à des sirènes, en défiant l'instabilité, cherchant à séduire les lumières lointaines, hurlant un poème, une recette gourmande ou une déclaration d'amour. Sirènes blotties et figures de proue arrachées et jetées parmi les décombres, raconteront des histoires de mer, de femmes et de souleries.

Pendant que je les regarde travailler, je fais ces photos sans film, je sais qu'ils l'ont découvert depuis longtemps, mais je sais aussi que cela les amuse d'être encadrés.

Nous sommes complices.

Monde, avec sa chaise roulante, s'amuse à faire des exercices d'équilibre qui mettent à l'épreuve les muscles puissants des bras et ceux inexistants de ses jambes. Il n'a jamais parlé, je crois qu'il est aphasique, mais moi je ne le lâche pas et pour l'impliquer, je me fais donner un passage sur sa chaise roulante pendant les courses dans l'espace. Durant ces moments, son visage s'illumine d'un sourire moqueur comme celui d'un centaure avec sa "petite amie" attachée sur le côté —mercredi prochain, encore?—, il sourit encore plus malicieux, comme pour dire: "on verra petite, si ça me va....", il arrête l'engin pour me faire descendre, en freinant comme le caïd du quartier.

Entre les espaces moulés par mes sirènes, j'entrevois Papa qui est ramené à terre par son assistante. Il arrive à peine à rester assis à cause d'une malformation du dos qui le rend peu autonome. Même la forme de sa tête est assez curieuse. Pendant que j'aide Goya à le coucher par terre, j'explique à Papa que les figures de proue, contrairement aux sirènes, même si elles sont en bois, font tout le voyage avec l'agréable compagnie des dauphins et des mouettes. De plus, grâce à leur emplacement privilégié,

ils entendent des choses incroyables. Je demande donc à Papa d'essayer d'imaginer un secret que seule une figure de proue peut avoir entendu. Papa reste longtemps immobile, à l'endroit où on l'a posé, souriant, ravi.

Je me souviens du jour où je retournai à mon appartement après l'année passée chez ma mère. Je maniais désormais les béquilles comme une pro. Le plâtre ne couvrait plus que mes jambes et ne me dérangeais plus, au point que le samedi soir, mon fiancée m'emmenait danser à la "Meridiana". Les béquilles appuyées contre le mur, je me démenai sur la piste, heureuse comme des cloches à Pâques. Le jour où je rentrai à nouveau en possession de mon appartement, je restai assise dans mon fauteuil, immobile, pendant plus d'une heure, avec le manteau toujours sur moi, les clés tombées à terre près de la valise, littéralement paralysée par la joie, souriante et ravie, comme Papa aujourd'hui. Seules les larmes bougeaient, me remplissant le nez et la bouche. L'appartement, visiblement lustré par la femme de ménage, ce jour-là m'a semblé encore plus petit, avec ses quatre pièces en X. Infantile, comme le décor. Je n'arrivais pas à me convaincre que j'étais là et que je ne retournerai plus à l'hôpital. Pour calmer l'euphorie, j'essayai de prendre une douche, c'était la première fois, depuis quatre cent nonante huit jours que j'essayais de faire tout, toute seule. Je passai la journée entière à laisser mes traces partout. Je sentis le camphre chinois dans les tiroirs, l'odeur de poussière sur mes livres, je comptai toutes les assiettes et tous les verres dans l'armoire et tous les couverts dans le tiroir de la table de cuisine. L'après-midi j'essayai un à un tous mes vêtements d'été et d'hivers et toutes les chaussures du pied droit. Dommage cette jambe plâtrée. Devant le miroir de la salle de bain je pensai que j'avais maigri. Je me souris et me fis un clin d'œil. "Bienvenue princesse!". Cette semaine passée seule dans mon appartement est un des mes plus beaux souvenirs. Il manquait seulement Taxi.

Après l'exhibition des sirènes et des figures de proue, je demande à chacun d'écrire son appel au monde, à l'amour, à Dieu. Un cri anonyme sur une feuille en boule et laissée à terre. Seulement après avoir mélangé les billets avec nos courses dans l'espace, on en ramassera un que nous garderons dans la poche, sans le lire.

Dans la section voix, aujourd'hui Monde est très motivé, il sort du cercle et se place au milieu de la salle avec sa chaise roulante. A la surprise générale, il donne un signe d'attaque, comme le ferait un chef d'orchestre au chœur, et immédiatement, son moniteur commence à chanter un chant montagnard, choix que je trouve plutôt singulier dans cette ambiance marine pour aspirantes sirènes. Mais on a toujours envie de chanter ces chants-là à gorge déployée, n'est-ce pas? Et nous avons donc chanté tous les chants montagnards que nous connaissions et on le sait, c'est comme manger des cacahuètes, on ne sait plus s'arrêter: *Il capitan della compagnia, Quando saremo fora della Val Sugana, Quel mazzolin di fiori, Il Piave mormorava, Vecchio scarpone.*

Monde les connaît tous par cœur et à la fin du dernier morceau, comme un général blessé sur le champ de bataille, il nous passe en revue sur sa chaise roulante, en nous remerciant avec une prosopopée qui

nous laisse tous abasourdis. Je suis sans voix. Il était donc capable de parler!. "Je vous remercie tous, surtout toi, Lola, pour les mercredis que tu nous offres sur ton Radeau". Je hurle "pause". Quand la réalité dépasse de loin mes attentes, ou l'idée que je me suis faite d'un compagnon de voyage, je ne trouve rien de mieux à faire que de faire appel au time out.

L'heure est arrivée de lire ce petit mot anonyme que nous avons ramassé par terre. Je demande à mes voyageurs de le faire en silence, de courir vers la paroi du fond de la salle et d'essayer de le traduire avec le corps comme s'il faisait partie d'un bas-relief vivant. Les autres, après avoir observé la scène de loin, comme des sculpteurs de l'œuvre, pourront la dramatiser en retouchant la figure d'un tissu rouge, mettre une capuche sur une autre, bander une partie de leur corps ou utiliser un tissu rouge comme si c'était du sang qui jaillit du cœur. A ce stade, ceux qui sont adossés à la paroi pourront hurler ce qui est inscrit sur le petit billet.

Le silence revenu, avec les quelques compagnons qui regardaient, nous nous approchons pour écouter ceux de la paroi, il y a celui qui pleure un frère mort d'overdose, celle qui à voix basse supplie son mari de ne plus la tromper, et puis ceux qui ne pouvant se retenir, pleurent tout simplement. Nous prenons place avec eux dans le bas-relief et, tels des anges consolateurs, nous en caressons les pleurs.

Oui, on pleure souvent dans le bas-relief, mais très vite on sourit à nouveau, car comme lorsque nous étions enfants, il suffit d'une bille en verre coloré pour nous consoler.

Pour l'instant, personne ne bouge. Nos seize formes s'écroulent là où elles sont, contre la paroi du fond, ensuite quelqu'un ouvre un sachet de crackers avec les dents, le bas-relief commence à s'animer: "Tiens, fait passer la consolation!".

A l'hôpital de Pavie il y avait seulement un autre cas aussi grave que le mien. L'autre, qu'on appelait la polonaise, s'était jetée par la fenêtre, mais une tente solaire avait amorti sa chute et l'avait sauvée, mais elle était en morceaux, comme moi. Obligées à rester au lit avec les tractions et les plâtres, avec les opérations programmées mois après mois, nous ne sommes jamais arrivées à nous rencontrer, mais nous savions toutes les deux que nous étions en cette année 1985, les deux seules locataires fixes de l'hôpital San Matteo. Nous recevions même notre courrier.....j'en étais presque fière.

Parmi les infirmières j'avais beaucoup d'amies. Une dame sur la cinquantaine, mère de famille, pendant ces nuits critiques après les opérations, restait assise près de mon lit en me tenant la main, une autre fofolle de trente ans comme moi, une heure après le couvre-feu de vingt-deux heures, elle poussait mon lit jusqu'à l'infirmerie, là elle se faisait un masque d'argile en parlant de plus en plus soutenu au fur et à mesure que les traits du visage se durcissaient. Parfois, elle lavait mes longs cheveux et commandait deux belles pizzas express avec deux bières à la pompe qui nous étaient livrées avant minuit.

Mon lit était ramené dans la chambre vers deux heures du matin. Vers six heures, les lumières bleues annonçaient l'arrivée des thermomètres et la dramatique ouverture des tentures suivie du "bonjour"

aigu de la chef de salle. Après le petit déjeuner, commençait la distribution haïe des piqûres intramusculaires, des cathétraires et les lavages partiels du corps qui nous occupaient pendant toute la matinée. Mon ange nocturne venait me saluer à la fin de sa garde, à huit heures. La voir habillée de couleurs me remplissait de joie et de nostalgie en même temps. Tout, dans le service, était d'un blanc-gris sur une base grise, murs et sols compris; seuls les brancardiers de la salle d'opération apportaient une belle note de vert pendant la journée.

CAHIER IV

L'amour pour mon père (à Crête, le soir)

L'air est frais, dehors il n'y encore personne. Tous les magasins ont les rideaux de fer baissés, sauf le supermarché d'en face où les personnel de nettoyage a allumé les néons, je vois leurs bicyclettes attachées sous le porche. Le propriétaire de la pâtisserie d'en bas, en sabots, fume devant sa porte, pendant que sa femme, à genoux, époussette les fausses meringues, qui indiquent la spécialité de la maison.

Le peu de café qui me reste laisse insatisfaite ma cafetière moka. J'enfile un pantalon sur mon pyjama et je décide d'aller au bar de la gare qui n'est pas loin. Sur le quai numéro un les irréductibles voyageurs attendent le train de six heures trente pour Milan. Les fonctionnaires et les employés de banque, plus frais et mieux fringués que les autres, attendent, la cravate desserrée et un jeu de cartes sur l'attaché-case de cuir rigide. Un cappuccino rapide et la bouche du métro les avalera avec ce nœud coulant autour du cou. Pendant les années à l'université, je prenais ce même train, je descendais à Lambrate, je montais sur le tram 23 et j'arrivai près de la Via Larga en faisant un détour ridicule.

Aujourd'hui encore, lorsque j'ai des rendez-vous en ville, j'aime prendre ce vieux tram de 1900, il me semble qu'il atténue l'impact avec "the big apple", en m'accompagnant comme une vieille tante.

J'attends Nicola qui passe me prendre devant ma porte.

Le pâtissier dans son énorme tablier, fume dans ses sabots usés.

Mon père aussi, parmi tous les métiers qu'il a fait dans sa jeunesse et avant de se lancer dans les assurances, a été pâtissier, et pendant des années, le dimanche, seul moment où toute la famille se réunissait autour de la table de la salle à manger, il avait pris la bonne habitude de ramener les fameuses pâtisseries de Ghidini: cornets remplis de crème chantilly et meringues. C'était un vrai régal! Dommage qu'il est mort. Depuis, plusieurs types de commerces ont pris sa place: trois ou quatre établissements publics, une agence de voyage, un magasin de chaussures, une parfumerie. Rien à faire, personne n'arrive à garder une activité aussi longtemps, où tout Crémone a fait la file pendant trente ans tous les dimanches matin. Dans la salle à manger, la disposition autour de la table ovale en verre était celle-ci: mon frère et moi l'un en face de l'autre en bout de table, à ma gauche, j'avais mon père, à ma droite, ma mère, à droite de mon frère, ma sœur Enrica. Le reste de la semaine mon père mangeait seul devant la télé, sur une petite table en forme d'haricot, pendant le dîner du dimanche il ne trouvait rien de mieux à faire que de s'isoler derrière le journal, et s'il n'y avait aucune discussion en cours avec ma mère, il ne l'abaissait définitivement qu'à l'arrivée des pâtisseries de Ghidini dont nous, les enfants, nous disputions l'honneur de les apporter à table. Le séparé que créait le journal

levé ne nous posait aucun problème, bien au contraire, cela donnait le feu vert à notre Jeu de la pâte qui consistait à mettre en bouche le plus grand nombre de fusilli ou penne par bouchée. Jusqu'à huit ou neuf cela ne posait pas de problème pour moi, mais mon frère Riccardo gagnait pratiquement toujours avec le double. Pendant ce jeu qui permettait de finir le premier service en un clin d'œil, nos trois paires d'yeux restaient pointées sur le bord supérieur du journal de notre père, qui, de temps en temps, pouvait s'abaisser pour lui permettre de prendre un peu de pain ou un verre de vin. A ces moment-là, celui qui avait la bouche bien remplie devait vite s'éclipser en dessous de la table, faisant semblant de ramasser sa serviette et essayer, sans éclater de rire, de terminer une dangereuse déglutition transversale. Retenir le fou rire était fondamental car déranger la lecture de mon père signifiait une punition certaine et aucun de nous ne voulait renoncer à ce dessert paradisiaque. A la fin du repas, mon père se retirait dans sa chambre; tout bruit devait dès lors cesser. Malheureusement, une après-midi, durant le couvre-feu post prandium, je laisse tomber mon encrier sur le tapis qui se trouvait en dessous de la table de la salle à manger où nous faisons silencieusement nos devoirs. Le boucan que nous faisons pour essayer de rendre moins visible la tache réveilla...Barbe Bleue...qui, d'un coup de sifflet nous ordonnait d'aller dans la chambre, un à la fois, pour nous donner une gifle. Il s'enfichait de savoir qui était le coupable, il tirait dans le tas. A l'époque, j'étais sa préférée, et quand venait mon tour j'essayais de l'amadouer avec mes mimiques enjôleuses, alors il me disait: "viens ici petit singe", et au lieu de la gifle il me mordillait les lèvres, mais ce geste qui se voulait affectueux était presque plus douloureux.

La journée de l'Amour n'est pas celle que je préfère, et dès qu'on se retrouve tous dans la salle, je demande aux compagnons de m'aider à le définir: l'Amour. Alessandro, le garçon un peu caractériel qui de temps en temps se défoule en donnant des coups de pied dans le mur, nous demande de faire silence et de l'écouter, il semble avoir quelque chose d'urgent à nous dire. Le visage rouge, les yeux d'un possédé, le corps raidi, il semble sur le point de vomir, puis, tout d'un coup, il me pousse et sort du cercle de travail et de la salle. –Je t'attends!" crie-je. "Aimer cela veut dire changer ses propres idées" nous dira-t-il plus tard. Répète! Répète-le cent fois je t'en prie, lui dis-je en essayer de l'embrasser. Un message si lumineux et profond à ne pas y croire... je suis là, tellement bouche bée, qu'il me fait signe de fermer ma bouche: "sinon les mouches vont entrer", me dit-il. Je rampe à la recherche d'une consolation, il vaut peut-être mieux lire l'incipit homérique de la journée et recommencer l'étape du début.

"Mais ainsi qu'à la vue de cet arbre, le plus beau de tous ceux qui croissent sur la terre, je restai, pendant longtemps, muet de surprise : de même, ô jeune fille, je t'admire avec étonnement et je crains même de t'embrasser "

De sa propre initiative, Nicola met la musique de la chorégraphie du Départ, qui me suggère ainsi un moment de révision. Je mets mes larmes déjà prêtes dans ma poche et je le remercie. Dans le cercle

des compagnons la tension se relâche, même Alessandro, contre le mur, résiste à l'envie de lui donner des coups de pied.

Fragment n° 4

Sur l'émerveillement

Si de temps en temps, déposant à terre le fardeau de la didactique autoréférentielle, l'enseignant abandonnait le gouvernail et tel un simple voyageur parcourait les sentiers tracés par d'autres, il pourrait rencontrer à nouveau ce qu'il sait déjà en retrouvant le "sentiment d'émerveillement".

Se reconnaître en formation permanente, en donnant une valeur à l'anthropologie des limites, aiderait à faire sauter le concept erroné de perfection qui semble guider, aujourd'hui, notre réalisation de la vie.

Je veux dire par là que si nous essayions tous de renverser les termes et nous nous reconnaissons semblables dans nos limites, et non différents dans l'habilité, il n'y aurait plus besoin de distinctions. Si un bon travail théâtral a été réalisé par des comédiens invalides ou valides, cela ne ferait aucune différence. Si la limite était, comme ce l'est effectivement si on y réfléchit un tant soit peu, ce qui nous nous est commun à tous, les conflits socio-culturels et humanitaires convergeraient naturellement dans un "monde meilleur pour tous".

Une œuvre d'art, quel que soit le langage qui la véhicule, fait grandir, dans son procédé celui qui la réalise, et dans son aboutissement, ceux qui en bénéficient.

Dans ma vie, l'amour s'est présenté très tôt, à 13 ans j'étais déjà fiancée et à 21 j'étais sur le point d'épouser Franco, appelé Bano du fait que ses parents étaient les propriétaires de la fameuse Maison de la Banane. Son père, un toscan pure souche, avait également un magasin en gros. Au temps de notre rencontre, chez moi c'était l'enfer, et durant les premiers cinq ans on se voyait en cachette. On se donnait rendez-vous à six heures du matin, dans une salle de billard située à l'arrière d'un petit bar près du théâtre. Notre rencontre de l'après-midi se passait directement au cinéma, ou, si nos devoirs étaient trop nombreux, devant un chocolat chaud chez Ghidini, dans une petite salle à l'étage. Pendant quelques années on a pu échapper à Barbe Bleue, mais un dimanche après-midi, alors que nous assistions à une représentation théâtrale au fond de la salle du petit théâtre de l'Istituto Canossiano, mon père passa devant nous disant "Pardon". Panique! En le voyant continuer sur l'allée centrale, je pouvais espérer qu'il ne nous ait pas reconnus. Je devais néanmoins prévoir également l'autre hypothèse et me mettre à l'abri. Sortie en catimini je rentrai directement à la maison et une fois dans ma chambre je glissai des coussins sous ma jupe retenus par une guêpière élastique de ma mère, afin d'atténuer les éventuels coups que je pourrais recevoir. Je n'en avais jamais reçu, peut-être parce que j'étais la plus fragile et la plus maigrichonne de la famille, mais également parce que pendant les disputes de mes parents je disparaissais pour trouver refuge dans une armoire. Mais ce jour-là, la peur d'être la cible de mon père et risquer de prendre des coups, me fit monter la fièvre. En rentrant il ne dit rien, il semblait même de bonne humeur. Il ne nous avait donc pas vus. A partir de ce jour, pourtant, je fis souvent de la fièvre. Il suffisait d'entendre le bruit émis par ses pantoufles en cuir, pressant comme la musique du film The Shark, la fièvre montait à la même vitesse. Au cours des années, ce malaise ne s'améliora pas, au contraire, dans les moments plus critiques, je développai la capacité de m'évanouir. Je serrais très fort le poing jusqu'à ce que mes ongles s'enfoncent dans ma peau et laissent le signe dans ma paume, de là, une secousse partait du bras jusqu'à ma poitrine et

tout devenait sans importance, je sentais simplement les bras dociles de celui qui me portait dans les bras jusqu'à mon lit. Les siennes! C'était Barbe Bleue qui me portait et qui me demandait pardon. En février de cette année-là, vu mon état, mes parents décidèrent de m'envoyer, avec ma sœur, à Madonna di Campiglio. On s'amusa comme des folles. On passait les après-midi à patiner au soleil (pour ainsi dire, car deux fois sur trois on était par terre pliées en deux) et les nuits, on dansait dans les discothèques. Je rentrai à la maison visiblement rétablie et joyeuse, puis j'entendis à nouveau les pantoufles trainer du salon vers la chambre et la fièvre remonta à quarante. En automne je quittais la maison, et avec mon père, je quittai également Bano dont l'amour patient d'une dizaine d'années avait servi de tampon à une semi-dépression.

Les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Je demande aux compagnons en groupe de soulever à bras tendus, le corps étendu d'un ou d'une compagne qui aujourd'hui devront s'employer à un dialogue amoureux.

Essayez d'être explicites comme dans un film d'amour- dis-je à un couple surélevé.

"Nuvola, tu viens chez moi cet après-midi?" Hurla Papa.

"Oui", répond-elle.

Très bien, laissez-vous aller à des mots d'amour

"As-tu les chips?" "Oui", "et la Nutella?" "Je l'ai" hurle heureux Papa.

Aujourd'hui encore, avec Nicola, on rit en repensant à l'expression de Papa quand il hurla "Je l'ai!".

Je salue mes compagnons et je reste pour empiler les chaises et remettre les carnets dans la valise. J'en ouvre un au hasard: "Amour éternelle alliance versée pour vous, pour tous et remettons nos parents. Parvenir à tentation. Amen". Je n'ai pas besoin de regarder la signature, c'est Alessandro.

La tête sur l'oreiller, je pensais sombrer dans un sommeil profond mais j'entends les battements de mon cœur amplifiés, je me retourne sur le ventre, rien, je change de position, cela ne change rien. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le lit soit parfois si hostile à la fonction primaire pour lequel il a été construit. Même les draps, ses alliés, m'enveloppent comme des algues. Je me lève et je décide de le refaire complètement en tirant bien sur les coins, je m'y enfle en position fœtale, le coussin entre les genoux, d'habitude cela fonctionne. Mais rien, du matelas s'élève à nouveau les battements de mon cœur. C'est moi qui me dérange! Je regarde le réveil dans la vitrine d'en face, mais la lumière qui filtre à travers les persiennes n'est pas suffisante pour que j'arrive à y lire l'heure. Je laisse tomber et reviens à mes tentatives maladroites. J'allume la lampe de chevet, il est quatre heures, et cette nuit on ne dort pas.

Dans la valise du Radeau je cherche le carnet de Alessandro. Mais comment diable il arrive à avoir de telles illuminations: "Amour éternelle alliance", et que dire de "Remettons nos parents", cette autre n'est pas à moins: "Parvenir à tentation. Amen".

J'entends les cloches de l'église qui appellent les fidèles aux mâtines, je me rince le visage, je noue mes cheveux et je descends. Je parcours à toute vitesse la rue San Francesco, qui débouche, tout de suite après le passage à niveau, sur la rue Brescia, près du couvent. Les lumières verdâtres déjà allumées effleurent à peine les mosaïques de l'Abside; sur les bancs en bois, uniquement des moines, plus loin vers la sortie deux personnes debout. Je me faufile également dans cette pénombre qui m'a élevée pendant des années, m'apprenant à attendre que la rancœur devienne pleurs, ensuite, une fois le sac de larmes vidé, juste là où se loge l'obstination, un espace vide se forme, creux comme l'oreille.

—Pourquoi vous n'essayez pas de le faire avec tout votre corps? —ai-je hurlé à quelques opérateurs qui, tenant le bassin vers l'arrière, saluaient leurs assistés en les embrassant. Vous éprouvez de la gêne, un sens d'inadéquat? Bien, nous sommes parfaitement dans la lignée de ce que dit Homère dans l'incipit de la journée de l'Amour "... je t'admire avec étonnement et je crains même de t'embrasser".

—Entraînons-nous donc à être une simple forme vide, matière qui héberge, chair sensible à une autre chair. Cavité. Etreinte—.

Mon délirement à voix haute me permet d'entraîner mes compagnons de façon intense. Souvent, je dois changer le sens aux souvenirs que je mets à disposition dans mon travail, en temps réel, afin que la surface de la mer que je dois traverser avec eux ne soit pas ridée par mes souvenirs douloureux.

Lorsque le temps des disputes cessa, mon père s'en alla définitivement. Personne ne s'attendait à ce qu'il le fasse vraiment. A cette époque, à la maison il n'y avait que Vittorio, le cadet. Ma mère, au bord de la dépression, passa toute l'année à faire un bord vert au crochet à toutes les serviettes, aux

nappes, aux essuies de bain, et, pour finir, aux essuies de cuisine. Lui ne revint jamais, bien que dans son armoire des dizaines de costumes, de gilets et de vestes de soirée faites par le mythique couturier Codazzi, attendaient l'immanquable coup de fer à repasser avec la pattemouille humide qu'il donnait personnellement pendant le dîner entre deux services. Nous, on mangeait dans la cuisine. Quand il sifflait, un des enfants lui portaient le premier plat, et lorsqu'il sifflait à nouveau, le deuxième plat. Moi j'allais débarrasser à la fin, en remettant la petite table à sa place, derrière la porte, avant de la refermer devant mon père en caleçons, déjà allongé pour sa sieste.

Après quelques années, le temps d'acceptation de la réalité arriva même pour ma mère, elle reprit à danser les danses de salon, avec ma sœur elle déshonora l'armoire de mon père en choisissant des costumes qu'elles refirent retoucher par le couturier, ainsi, Monsieur Codazzi continua à travailler sur les vêtements qu'il avait réalisés pour mon père, en déplaçant les boutons de l'autre côté, en resserrant les pantalons à la taille pour ma mère ou ma sœur. Quant à moi, je ramenai le reste des vêtements à la maison, en les portant tels quels.

"Tu es mignonne, dommage que tu te caches dans ces vêtements d'homme", m'a dit un jour le garçon qui allait devenir mon fiancé. Le fait est que dans ses vestons j'avais un dialogue, un feeling avec son torse velu, avec ses baisers mordants, avec le parfum de son aftershave qui laissait une traînée dans tout le couloir. Désormais, j'ai un rendez-vous fixe dans ses vestons.

Le Grand Récit (Smyrne, Turquie)

Sur la table j'ouvre l'Atlas géographique sur la carte du Bassin Méditerranéen, et je vois le cercle tracé au crayon dix ans plus tôt, sur le Delta du Po, sur Tabarka, Alicante, Stromboli, Tim Sah, Zacynthe, Crète et Smyrne; voici mon voyage qui réapparaît dans sa totalité. Un voyage inventé pour pouvoir raconter aux autres combien il serait agréable de partir pour mieux revenir. S'offrir une suspension de temps pour raconter quand on était petits et qu'on faisait des glaces de sable pour ensuite les manger, ou retenir la respiration pour essayer de mourir.

A douze ans on m'annonça que j'allais mourir jeune. Je me trouvais en Piémont avec ma sœur Enrica, dans le seul bar du village où après le repas du soir les vacanciers allaient écouter de la musique autour du jukebox. Un soir, une dame âgée se proposa pour lire la main à quelqu'un dans la salle, moi j'acceptai en la remerciant d'avoir choisi la mienne parmi celles qui s'étaient levées. D'après ce qui "était écrit", je serai morte à trente ans, me dit-elle. Bien, merci!

La troisième ligne, celle de la vie, était effectivement interrompue, alors que sur ma main gauche, la même ligne ne l'était pas. Je respire soulagée. La révélation ne laissa aucune trace en moi et bientôt j'oubliai la néfaste interprétation de ma main. Le 21 septembre 1985, quelques jours avant l'anniversaire de mes trente ans, j'eus le fameux accident de la route. La vieille avait presque deviné.

Comme d'habitude nous sommes en avance d'une demi-heure. Dans la ferme, deux groupes de garçons, après avoir abandonné leur sac à dos au bord du champ, se défient dans un match de foot. Il fait merveilleusement clair, et l'air, sauf pour le bruit du trafic qui nous parvient en musique de fond de l'autoroute, semble non-pollué, presque parfumé. Mon voyage, fait avec tous les sens, les muscles et le cœur, après sept étapes via la mer, arrive à Smyrne qui semble être la ville natale du grand narrateur.

Pendant la journée du Grand Récit, nous allons pratiquer le souvenir.

A cause d'une fracture occipitale, mes souvenirs résident dans la partie définie au hasard, sens dessus dessous, comme les photos de mon album. Dans les deux premières pages, les photos sont collées minutieusement par ordre chronologique, ensuite, elles sont éparpillées par deux, trois, ou par tas, créant d'elles-mêmes un assemblage parfois embarrassant.

Sur cette photo, mon grand-père Guido, le visage bronzé de celui qui travaille dehors toute l'année, les yeux gris-bleu comme ma mère, mince et tétu comme elle, il a son uniforme vert de pompiste et la casquette avec le logo BP jaune, la même qui est reprise sur l'enseigne au néon de sa pompe d'essence. Une sorte de boîte en tôle au centre d'une esplanade trafiquée et misérable de Tortona où je passais mes vacances d'été. A l'arrière de la pompe d'essence, la prison, et un peu plus à droite dans le coin, le Cavallino Bianco, un restaurant à la mode où, encore aujourd'hui, le bourgeoisie de Tortona se retrouve pour un dîner aux chandelles. Une dizaine de tables carrées, dressées finement

avec les nappes assorties aux tentures, dans les teintes brique e ocre. J'adorais passer les vacances d'été à la pompe d'essence de mes grands-parents surtout lorsque je commençai à servir à la pompe en uniforme et la casquette de mon grand-père sur la tête. J'inhalai à fond ces exhalaisons inépuisables, qui, mêlées aux gaz d'échappement n'ont vraiment pas fait du bien à mon système respiratoire.

Angela, ma grand-mère, moins malléable et moins sympathique, souriait très peu, et une seule fois je l'ai vue rire aux larmes. Une nuit, debout devant l'évier en granit de la cuisine, elle faisait des gargarismes, son dentier dans un verre d'eau. Nous nous sommes effrayées, elle, parce qu'elle ne s'attendait pas à me voir réveillée, moi, parce que je n'avais jamais vu son visage sans dents. Elle fut prise d'un fou rire, elle s'en foutait d'être sans dents. Je ne l'ai jamais plus revue si joyeuse, sans son dentier, oui, le jour où ma sœur et moi allâmes la trouver à l'hôpital. En fin de vie, entourée par une nuée de médecins et infirmières, on devait attendre dans le couloir; d'où on réussissait à voir son visage. Le menton fortement rentré à cause de l'absence de dentier, cela lui donnait un air de...voilà, il me vient à l'esprit le nom d'un dessin animé à qui elle ressemblait très fort. Nous fûmes prises d'un tel fou rire que nous fûmes obligées de nous cacher comme des voleuses derrière une colonne. C'est ainsi que nous avons salué notre grand-mère qui mourut quelques jours après : pliées en quatre. Le relevé des quatre pompes se faisait tous les soirs à 22h30 à la fermeture. Mon grand-père, torche à la main, tirait un petit levier interne qui faisait apparaître les chiffres qui devaient être transcrits à chaque fin de service. Quand j'étais à Tortona, c'est moi qui les relevais car comme disait mon grand-père, j'avais une bonne vue. Mon grand-père attendait ces fin de service comme une manne, parce que c'est à ce moment-là seulement que ma grand-mère lui donnait son argent de poche: 250 liras pour aller au bar acheter un paquet de cigarettes Esportazioni sans filtre, celui couleur vert pomme avec un voilier noir au centre.

Les jeunes descendent des voitures aidés par les moniteurs, qui traversant le couloir qui mène à la ferme en profitent pour fumer une cigarette. "Lola, ma chérie", Tromba court pour m'embrasser. Ses bras, qui me serrent comme les draps dans une essoreuse, me remplissent les narines de ce parfum d'adoucissant Cajolin qui le suit partout.

Nous commençons un travail de mémoires, en repassant la partition sur la chaise, les chorégraphies en cercle, la rythmique avec les pieds sur la musique de Moni Ovadia et ces gestes volés aux souvenirs maternels qui aujourd'hui reviennent sur nos corps, mais avec plus de tendresse.

Le travail de "recollection" que je propose continuellement à mes compagnons pendant les différentes étapes du voyage, est la fondation de ma façon d'aborder la pratique du souvenir. -C'est à travers la mémorisation des partitions gestuelles qu'un danseur s'entraîne, personnalise sa marque et, ensuite...signe l'infini.- dis-je d'une voix haute et exaltée. Personne n'écoute vraiment.

Le moment de révéler quelque chose de personnel aux compagnons est arrivé. Mario se propose en premier et, au centre du cercle, commence à raconter sa journée-type. Aujourd'hui, l'eczéma qu'il a au visage s'est propagée jusque derrière les oreilles, j'ai du mal à le suivre tant mon attention est attirée par les plaques rouges. Puis une phrase me frappe comme un coup de fouet, il est occupé à dire que lorsqu'il rentre chez lui, il mange dans sa chambre, son assiette devant le PC, attendant que sa mère veuille bien l'appeler pour le laver; il dit encore que la personne de laquelle il se sent le plus aimé est Lina, la serveuse du mess qui, lorsqu'elle le voit lui sourit et l'embrasse. C'est vers elle qu'il a hâte de retourner. "Et ta mère?" lui demande Sourire. "Elle a honte de moi", répond Mario, et après une longue pause il ajoute, "Mais je la comprends et je l'aime". Un coup de fouet en plein cœur.

J'invite Mario à s'asseoir et à fermer les yeux. Je m'assois sur les genoux de ce bonhomme qui, entre les cils, il lorgne mon abandon et sourit. Il me serre : "Lola, mon amie".

Je ressens toute la particularité d'être ensemble, c'est comme si, à tour de rôle, nous arrivions à nous sentir tantôt parent, tantôt enfant l'un de l'autre, et cette alternance de rôles se fait comme ça, naturellement.

-Stop, autrement on risque de s'endormir – dis-je pendant que je libère mon visage de de l'aisselle de Mario. –Le moment est venu d'apprendre par cœur une autre page d'Océan Mer. Lisons ensemble la partie soulignée en rouge–.

"Ainsi Nous descendrons vers la mer, de la manière la plus douce du monde, portés par le courant, le long de la danse faite de courbes, pauses et hésitations, que le fleuve a appris durant les siècles de voyages, lui, le grand sage, le seul à connaître la rue la plus belle et la plus douce pour arriver à la mer

sans se faire du mal". Je divise le texte et le distribue à des groupes de quatre ou cinq afin qu'ils puissent le hurler en canon pendant qu'ils se lancent dans une course effrénée. À terre comme pierres dans le fleuve nous roulerons, en nous polissant les uns sur les autres, un dessous l'autre, en nous murmurant la seconde partie du texte "...parce qu'il serait bon que pour chaque mer qui nous attend il y ait un fleuve, un père, un amour, quelqu'un...".

Si quelqu'un entrait à l'improviste et cherchait le conducteur, j'aurais du mal à signaler ma présence d'en dessous les corps, j'expliquerai avec clarté que j'arrondissais les angles, j'uniformisais la matière à la matière...heureusement, ce quelqu'un ne s'est pas matérialisé, je refais ma tresse et avec l'élastique, je récupère également ma position debout.

Aujourd'hui, sur la nationale 415 il y a beaucoup de trafic de voitures et de camions, la douce jeune fille blonde, qui, à l'allée attendait ses clients à l'entrée d'une ferme abandonnée, à cette heure-ci doit avoir terminé sa Via Crucis. Chaque fois que je la vois j'ai envie de la séquestrer, de l'emmenner, de l'enlever de la rue où il fait encore frais le soir. Mais le sentiment d'impuissance et la pudeur l'emportent, j'ajoute la fatigue et je me rends, laissant que ma tête, récupérée par à-coups en même temps que les excuses adressées au conducteur, se dandine.

Une fois à la maison je m'étonne de ne trouver personne. Ignorant le sens de vide je me prépare un bon bain chaud avec de l'huile d'olive, je réchauffe un peu de sauce tomate de la veille, et en attendant que l'eau des pâtes boue, j'ouvre ma boîte mail, je jette les pâtes dans l'eau et durant les neuf minutes de cuisson, je m'immerge complètement avec dans les oreilles, la musique de la radio, je me masse avec l'huile et ensuite, bien huilée, je m'essuie en me frottant avec une serviette en coton, je mange distraitement devant la télé, les yeux pleins de larmes qui rendent flou le visage de Maria De Filippi et des deux danseurs qui viennent juste de s'exhiber. Conneries, voilà ce que je pense en jetant les pâtes dans la poubelle. Je sens que ce sera une de ces nuits où je prendrai le matelas à coups de poings. Je change de canal. Sur La7, un documentaire en noir et blanc de l'assassinat de JF Kennedy que j'ai déjà vu trois fois cette année. Je prends la trompette que Guido m'a offerte et, avec la sourdine, je joue les dix notes qu'il m'a enseignées. J'essaye ensuite de suivre d'oreille la musique de fond du documentaire qui en ce moment, semble vraiment être celle de Chet. J'éteins les lumières et j'allume une bougie au Sacré Cœur, une très belle statue en plâtre à qui il manque un bras, le gauche a, lui, l'index pointé vers le cœur.

Je rêve de Mère Cecilia, le professeur de latin, courbée sur son registre, nous, les élèves, tablier blanc et petite cravate bleue en velours, sommes encore plus courbées qu'elle sur les doubles bancs en bois, dix couples bossus sans tête, mais tout oreilles.

"Principe! Viens devant". Zut, ce matin aussi elle m'interroge. Je sors du banc, elle semble avoir du mal à retenir un sourire, elle sait que nous avons passé toute l'après-midi ensemble au couvent. Certains jours, comme le précédent, je sortais en catimini de mon armoire, durant les disputes de mes parents, et je courais dehors. Une fois dans la rue, je courais au couvent et je faisais appeler mère Cecilia à la conciergerie, elle semblait toujours m'attendre avec son "viens".

Elle m'écoutait en me faisant marcher dans les longs couloirs avec les plafonds en voûte, ensuite, dans la serre du rez-de-chaussée elle m'invitait à la défier au mini foot. Je rentrais à la maison de bonne humeur, mais ma consolatrice ne se faisait pas duper; le lendemain, elle vérifiait si j'avais fait mes devoirs, et je la défiais à mon tour en lui prouvant que j'étais bien préparée.

Fragment n. 5

Aux conducteurs

Comme un performer ou un metteur en scène, le conducteur risque de s'autoalimenter et l'on sait que, lorsqu'on est seul à table ou que l'on se gratifie trop, on finit par manger toujours les mêmes choses. Un certain type de théâtre a découvert comme se faire des transfusions de pureté.

La reconnaissance du public et de la critique est en effet excellente pour ces productions qui mettent en scène des jeunes filles anorexiques, des sympathiques handicapés mentaux et des tendres Dawn déguisés en clowns.

Ce type de "théâtre social" doit, à mon avis, s'interroger plus en profondeur sur l'emploi de la différence qui certainement va émouvoir et faire rire, mais échoue dans son rôle social et éthique s'il devient cirque.

Fragment n. 6

Manifeste d'intentions pour l'acteur porteur d'handicap

J'ai déjà conçu un projet pour donner aux personnes porteuses d'handicap, les moyens d'être sur scène en tant qu'acteurs en recevant une formation adéquate avant d'être insérés dans des productions théâtrales avec des acteurs dit "normaux".

Normalement, pour devenir acteur, on reçoit une formation multidisciplinaire pendant quelques années, avec des enseignants professionnels dans le secteur, qui entraînent les étudiants à un usage correct de son propre corps-émotion-vécu.

Aux acteurs dits "normaux", on demande un curriculum, un minimum d'expérience sur scène, et doivent passer une audition devant le metteur en scène avant d'être admis à participer à une production théâtrale. Tout cela, AVANT d'être mis sur scène devant un public.

Les personnes porteuses d'handicap, au contraire, sont placés ici et là sur la scène. Leur forme ou leur visage étrange donnant cette touche d'inquiétude au spectateur qui au premier abord se rétracte mais qui ensuite reste fasciné, foudroyé sur la route de Damas.

Et le metteur en scène a conquis son public.

Le handicap d'une personne, il est vrai, parle de lui-même, mais il devrait, dans une société réellement intégrante, être reconnu comme valeur, susciter des réflexions et des changements, non seulement abattre des barrières architecturales mais également mentales et socio-culturelles pour mieux élargir la reconnaissance et le respect de tous les participants de la communauté.

Le théâtre ne doit pas "héberger" des personnes porteuses d'handicap, mais doit se préparer à donner une formation d'acteur dans les différences.

Donner une formation devrait être son premier objectif, reconnaître leur force théâtrale et non l'exploiter telle quelle, à l'état brut.

Le théâtre doit "se former et former", même ces personnes, pour pouvoir continuer à représenter la réalité dans sa complexité et dans ses différences.

Le théâtre qui fait de la Culture doit rendre accessible l'Art de la Représentation sans effectuer à priori des discriminations sur la réalité dont elle parle.

Pour inverser le cap j'ai besoin de l'aide de quelques personnes qui peuvent agir tout de suite, qui soient impliquées et qui puissent soutenir le principe de fond du projet *in fieri*, qui est l'égalité. L'égalité entre les êtres humains, dans le théâtre, c'est donner la même chance de formation sans distinguer *a priori* si l'étudiant sans handicap sera comédien et celui avec handicap ne le sera pas.

L'art ne doit pas "héberger" l'homme dans ses différences, c'est l'homme qui génère l'art, et celle-ci, à plusieurs reprises dans l'histoire, a été générée là où les discriminations physiques et psychologiques ne le pensaient même pas.

Le talent est un don qui réside dans l'âme (jamais déformée) de personnes qui choisissent et font grandir un rêve: devenir acteur, peintre, poète, etc.

Artiste on le devient, certes, une vie ne suffit pas, mais la même possibilité de le devenir doit être donnée à chacun. Le charisme, le talent, la volonté, le caractère, ce sont celles-ci les vraies différences qui en théâtre, font la différence.

On doit prévoir et tolérer l'exposition du corps-sujet-personne, la sauvegarder et construire, à travers des techniques et études spécifiques, l'enceinte de protection d'un artiste potentiel, même avec un handicap physique.

Des personnes en chaise roulante ou paraplégiques pourraient très bien devenir des grands acteurs de la parole. Cela n'empêchera pas, me direz-vous, l'utilisation répétée du monstre sans jambes et du dément qui en riant fait rire. C'est vrai. Mais je ne veux pas m'occuper du changement des autres, je veux commencer à déplacer l'attention de peu de gens, et un peu à la fois, avec un geste concret de responsabilité solidaire.

Comédiens, danseurs et metteurs en scène, gens du spectacle et de la culture motivés et sensibles à ces instances, pourront souscrire tout cela et repartir pour trouver des nouvelles modalités et des nouveaux parcours.

Le défi, pour les personnes travaillant dans ce domaine, sera de s'appliquer à traduire, à simplifier les parcours didactiques pour les rendre accessibles et compréhensibles à l'étudiant-acteur qui, avec un corps moins apte, met son rêve entre nos mains.

Avec l'humilité de l'art nous devrions pouvoir approcher nos enseignements aux réelles possibilités de nos élèves et cela, je le sais par expérience, nous permet d'apprendre plus de choses. Les routes que nous n'avons pas encore parcourues sont riches de rencontres merveilleuses et imprévisibles.

Une personne porteuse d'handicap sur scène, ne sait pas d'être théâtralement puissante. ELLE NE LE SAIT PAS. Seul le metteur en scène le sait, et cela ne va pas, parce que la personne porteuse d'handicap offre avec une douceur désarmante tout son être, inconscient de l'effet que cela produit.

Un comédien bien préparé, lui, le sait, il l'a étudié et peut donc utiliser les techniques mises à sa disposition pour jouer à couvrir ou découvrir ses cartes, son vécu.

L'autre compagnon, celui qui n'est pas dressé à se protéger, à prendre du recul, il est là, dans le même espace, nu, complètement désavantagé par rapport aux autres participants de l'évènement qui a lieu entre les "vrais" acteurs et les destinataires en salle.

On ne lui explique pas grand-chose. C'est déjà beaucoup, comme on dit depuis des années, qu'on leur donne la possibilité de faire une BELLE EXPERIENCE...

J'aimerais que grâce à nous, on puisse dire que des COMEDIENS porteurs d'handicap (et non des handicapés) ont également participé à la réalisation d'un spectacle.

CAHIER V

"...afin qu'à la mère patrie tu puisses arriver ou à ta demeure ou tout endroit qui t'est cher"

Le retour (au delta du Po, à l'aube du jour successif)

Pensé en un seul jour, mon voyage circulaire, comme la pensée de celui qui décide de rentrer, ramène les voyageurs à la maison en remontant la voie d'eau qui les avait accompagnés à la Méditerranée: mer génératrice de rapprochement et de division, circulaire comme une étreinte.

Le jour du Départ, j'avais informé mes compagnons que notre voyage serait rassurant, comme peut l'être un voyage aller-retour pour celui qui a déjà le billet en poche.

Homère appelle le retour "*douceur de miel*", non pas la maison ou les personnes qui nous attendent là, mais ce moment précis, voire ce mo(uve)ment précis qui, sans interrompre notre avancement, à un moment donné l'invertit. C'est à ce moment, les sens et l'esprit apaisés et non plus séduits, que nous revenons, comme si, pour se rappeler du voyage il faille le faire deux fois. Une fois à l'aller avec l'enthousiasme du débutant qui se jette corps et âme et une fois au retour, quand le voyageur parcourt à nouveau la même distance, le regard apaisé du promeneur qui, cette fois, s'arrête et prend note des endroits qu'il aimerait faire découvrir à son fils.

Le Retour, avant même d'être un mouvement, est une pensée, une désertion de l'esprit, un souvenir. Seulement dans un deuxième temps on fera le déplacement véritable. Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette phrase, lors d'un voyage en groupe, "désolé, je suis présent avec mon corps, mais ma tête est déjà à la maison".

Le souvenir, lorsqu'il surgit, ferme notre espace visuel et ne nous laisse plus en paix jusqu'à ce que nous revenions en arrière, là où avec la pensée, une caresse a déjà été faite.

Il n'y a pas qu'un seul endroit qui signifie "maison" pour moi, il y a par contre villes-maisons, personnes-maison, livres-maison, pensées-maison. Paris, New-York, Boston, Parme et Venise sont quelques-unes de mes villes-maison. Dans chacune de ces villes, indépendamment de leur extension, la sensation d'être comme dans ma ville est presque immédiate. La certitude de ne pas me trouver

dans une ville quelconque mais dans une ville-maison, arrive après quelques jours. Au lieu de me charger de plans, numéros d'urgence et d'assistance et de partir à la découverte de mon quartier comme je fais d'habitude, je me pelotonne dans le canapé devant le téléviseur et pendant quelques jours je regarde de tout, m'accordant juste les sorties nécessaires pour remplir le frigo. Ensuite, baskets et k-way dans mon sac, je me lance dans la rue prête à me perdre dans la foule.

Je prends au hasard le premier bus qui traverse la ville horizontalement et un autre verticalement. Ensuite, le soir venu, j'arrête une voiture de police disant que je me suis perdue. Tout simplement. Une déclaration qui fait le plus grand bien à celui qui se sent choisi pour nous aider. Souvent, quand je m'adresse aux policiers de quartier, ils ne se limitent pas à m'indiquer le chemin, mais m'accompagnent jusqu'à ma porte. Si je me trouve à l'étranger, les heures passées devant la télévision me permettent de les entretenir agréablement durant tout le trajet.

Quand cela arriva à Boston, Lois, qui, après quelques années de fréquentation avait pleine confiance en moi, me dit que je devrais agir de la même façon avec ma vie et mes relations: "Cette confiance que tu as est bonne", me disait-elle, "mais tu devrais quitter tes parents et commencer à devenir quelqu'un". Facile à dire quand on a un empire derrière. Pendant dix ans j'ai tout fait pour ne pas décevoir ma mammy américaine, mais un jour, Quelqu'un freina ma course et m'obligea à un long silence.

Aujourd'hui, les enfants entrent par groupes, sur leurs visages, un sourire aux angles tirés vers le bas. Maria arrive en premier et me salue avec son "Ma Lola" en m'embrassant. C'est un homme affectueux et gentil qui aime porter de tas de bagues et un collier de coquillages au cou dont il ne se sépare jamais.

Parmi mes personnes-maison, une d'entre-elles est porteuse d'handicap.

Aujourd'hui, je voudrais raconter à mes compagnons quelque chose de personnel pour les remercier de leur confiance pendant ce voyage, mais ce n'est pas possible, car c'est la dernière étape, le dernier jour que nous passerons ensemble. Avec un sourire double, une fois vers le haut et une autre vers le bas, je les accueille en les embrassant un par un.

La journée du Retour n'est pas nécessairement un adieu. Durant ces nombreuses années de Radeau, j'ai rencontré plusieurs fois Maria et Dondi et même Felice qui semblait ne pas se rappeler de moi et qui s'est présenté sous le nom de Verde. J'avoue avoir été déçue ce jour-là. D'autre part, je dois accepter que sur le *Radeau de Personne*, je ne suis qu'un passeur anonyme, un point d'appui, une branche dans l'eau.

Nicola n'a aucune idée de mes divagations. Comme chaque fois au début d'une étape, il accroche au mur la carte de la Méditerranée et met un morceau musical. *Naviganti* de Fossati est parfaitement cohérente à cette étape du Retour: "Nous avons été marins, l'eau à la gorge, et pendant tout ce temps, ce qui nous console c'est d'avoir été ensemble..."

En cercle, chacun essaye un geste pour la composition de la chorégraphie collective. "Un geste plein", hurle-je, "pas un simple bonjour de la main", arrogance superflue, désormais mes compagnons de voyage enchaînent harmonieusement les gestes, prouvant être des navigateurs et des danseurs experts, tout comme les Phéaciens.

Au contraire des premières étapes où le navigateur se met seul en jeu, aussi bien physiquement qu'émotivement, aujourd'hui il se sent faire partie d'un groupe et il bouge de façon compacte, exprimant à travers son corps, son cœur et son esprit, son besoin de faire partie d'un ensemble. Tout, dans le Retour, est agir ensemble dans le tousensemble-Personne.

L'étonnement permanent de ne plus percevoir les contours de notre ego nous envahit, nous affranchissant de toute limite.

Le voyage arrive ainsi à l'apogée de son accomplissement.

Fragment n° 7

Sur l'éducation des adolescents

On parle beaucoup du corps actuellement, pourtant, jamais comme aujourd'hui, le sens et le respect du corps dans la vie n'a été perdu. On le maltraite, on l'abuse, on le déballe, on le méprise au point de vouloir parfois qu'il disparaisse.

L'adolescent, qui entre dans le monde de la relation, du sentiment et de la perte, n'arrive pas à comprendre, seul, comment organiser ce qu'il ressent en lui et qui le fait sentir physiquement et émotionnellement mal à l'aise avec le monde extérieur et avec sa famille, ces adultes qu'il aime mais qui disent ne pas avoir le temps, même pour eux-mêmes (alors que les souvenirs des jeux et des courses pour tomber dans les bras sont encore tout frais pour lui).

Un sentiment d'abandon insoutenable que l'adolescent réprime difficilement et qu'il exorcise en imitant les comportements de jeunes caïds chez qui il puise la force nécessaire pour reproduire ces gestes arrogants et abjects. Gestes de provocation de ces "plus tout à fait enfants" qui, pour attirer l'attention des adultes, font des choses méprisables, de voyou, de grand. Une manière insolente de se comporter qui dénote leur envie de ne pas être abandonnés dans cet âge du milieu qui semble gêner les mères, énerver les pères et met mal à l'aise tout le monde, les adolescents en premier lieu.

Le langage gestuel raconte beaucoup sur la personne, il traduit l'émotion, la passion, la gêne dans la relation avec nous-mêmes et avec l'autre; un geste raconte beaucoup plus que ne pourraient le faire les mots qui traduisent simplement le raisonnement de l'esprit et qui, nous le savons, ne dit pas toujours la vérité, même à lui-même (on ne dit pas la vérité lorsqu'on n'admet pas son existence car il y a un corps qui l'héberge).

L'esprit est fonction de la pensée humaine mais ne gouverne pas le corps, il n'arrive pas à empêcher les émotions, les instincts, les passions.

Il est alors indispensable pour la croissance harmonieuse d'une personne, qu'aussi bien le corps que l'esprit soient objet d'attention, de formation et de soin.

L'enseignant, dans son éducation, utilise l'esprit et emploie des mots pour transférer son savoir, mais l'élève (en particulier l'adolescent) comprendrait beaucoup mieux si le langage du corps était utilisé dans la communication.

Si la matière du cours était "incorporée" elle aurait plus de possibilités d'être comprise, parce que véhiculée également à travers le langage non verbal qui est plus puissant du simple mot. L'enseignement ne peut donc pas être simplement un transfert de savoir "ex-cathedra", car la parole n'est pas suffisante pour communiquer avec l'autre, pour capturer son attention, surtout lorsqu'il s'agit d'un enfant ou d'un adolescent (on ne peut certainement pas exiger attention et **silence, modalité d'écoute fruit d'une éducation reçue en famille**).

La phase d'écoute de la parole atteint son maximum d'attention les premiers vingt minutes, il persiste difficilement après 35-40 minutes.. (et ce, pour un auditeur adulte).

Nous savons tous que ce ne sont pas les mots ou les ordres qui nous ont éduqués, mais les exemples concrets de gestes qui nous ont fait sentir objets d'amour de nos parents. Une caresse, une étreinte, ne disent pas simplement je t'aime, mais suscitent et orientent les désirs des enfants.

S'il est vrai, donc, que le corps est l'espace de la relation par excellence, alors, le corps de l'enseignant et le corps de l'adolescent doivent recevoir une éducation qui en comprenne à fond le langage. N'importe quel enseignant et pas seulement celui d'éducation physique, doit reconnaître dans le langage du corps matière d'étude qui n'a rien à voir avec l'entraînement physique, mais qui fait partie de la sphère de la communication et de la relation. Apprendre à croiser le langage du corps avec le langage verbal, c'est-à-dire ce que nous avons appris avec ce que l'on a vécu, aiderait l'enseignant à transmettre une didactique intégrée, pédagogie et règles de comportement. L'enseignant qui joue le rôle de conducteur d'un savoir doit être conscient qu'il exerce une sorte de fascination qui passe à travers la façon dont il pose la matière et non seulement à travers la façon dont il l'expose.

Pour obtenir une écoute attentive les mots ne suffisent pas et, comme le dit si bien Claudio Maffei dans son livre *La Comunicazione Efficace*: "la communication efficace que nous exerçons sur les autres est 70% avec les mots, 38% avec la façon de le dire, 55% avec les expressions du corps et du visage".

En sortant de la Ferme Bibliothèque, je me rends compte d'avoir besoin de poser les pieds par terre. Un malaise similaire au jet-lag me bouleverse l'estomac, je suis très fatiguée ou peut-être dois-je seulement manger quelque chose.

A la fin de l'allée d'entrée, devant l'arrêt de bus, Maria, Mondo et Felice m'envoient des baisers volants, moi j'écrase mon nez, qui étant long arrive avant mes lèvres, sur la vitre de la voiture et je reste ainsi un long moment, les yeux fermés. Nicola me dit que nous sommes désormais hors de leur vue et d'essayer de me reposer car il y aura du trafic sur l'autoroute à cette heure-ci.

J'ai dû dormir profondément durant le trajet Milan-Crémone car le rêve était en couleur.

Rentrée à la maison, au contraire des autres mercredis, je ne ressens pas le vide que me causait leur absence, mais je les sens tous ici, quelque part.

Maria fait un signe de croix devant la statue du Sacré Cœur de Jésus et caresse le bras manchot, sur sa chaise roulante, Mondo va d'une pièce à l'autre en silence pendant que Nuvola et Papa cherchent quelque chose de sucré à grignoter dans l'armoire.

"Lola, mon amie". Un Mario sans eczéma embrasse mon visage fatigué et je m'endors dans ses bras, comme un bébé.

Personne ne connaissait la maison sur la colline de mes grands-parents pompistes jusqu'à ce qu'ils meurent. Avec l'épargne d'une vie passée dans la boîte avec le sigle BP, ils avaient acheté une petite maison, plutôt deux portions de maison divisées par une petite cour, aux confins de la province de Pavie et Alexandrie. Ce fut la première maison à avoir été construite, me dit le voisin génois.

Appuyé à une des portions de la maison, il y a la minuscule clocher de l'église, qui auparavant se trouvait à l'intérieur de nos terres, mais le point fort se trouve à l'arrière: l'arbre plus haut du village, un châtaigner centenaire qui fait ombre à un emplacement qui surplombe une vue sur les collines à couper le souffle.

Un lieu magique, disent les anciens qui petits, se réunissaient pour écouter el Giulei, le conteur du village.

Le banc en-dessous de l'arbre c'est sûrement mon grand-père qui l'y a mis car il est peint d'un vert incomparable. Je n'arrive vraiment pas à imaginer ma grand-mère assise là, exposée aux quatre vents, elle qui se plaignait des courants d'air, même lorsqu'il n'y avait pas de vent.

L'arbre, si imposant, met en danger toute la propriété avec ses racines kilométriques qui ont déjà soulevé les pavés de la cour.

La première fois nous arrivâmes en groupe, Guido e moi, ma mère avec un couple, ma sœur et une amie, pour la fête du village, le premier dimanche de septembre, seul jour de l'année où le prêtre arrive pour célébrer la messe et où une pêche de bienfaisance est organisée sur le parvis pour payer les cierges et les fleurs.

Pour nous présenter aux voisins, ma mère offrit à tout le monde un verre de vin sous le vieux châtaigner.

A l'arrière, la pièce adjacente au clocher s'ouvre sur les collines entre les branches du châtaigner. Ici, les laudes du matin ont lieu à est de la colline, les vêpres à ouest des montagnes, les complies de la nuit réuniront ces parties de la création qui prient à l'horizon. Notre père qui êtes sur terre... avec un clignement des cils je prends une photo.

Personne d'entre nous ne se sentira plus jamais seul.

Aux compagnons qui me saluaient hier devant la porte de la salle, j'ai révélé que mon non de voyage avec lequel je me signe est Lola Attend.

"Attend n'est pas un nom, c'est un prénom", me dit Nuvola en pointant un doigt sur Attend qui joue avec son collier de boules blanches. "Oui, ici dans le Radeau de Personne, cela peut être un nom propre, mais attend est également le présent du verbe attendre".

"Une personne qui attend est très seule?" interrompt Felice en faisant la moue.

"C'est tout le contraire, crois-moi", lui répondis-je, "celui qui attend comble d'espoirs et de projets ce qu'elle sait être une séparation temporaire de l'autre".

Je n'ai pas souvenir de vacances d'été en famille, tous ensemble. Nos parents préféraient aller seuls, en appartement, quant à nous, ils nous accompagnaient dans un hôtel en nous laissant aux soins de ma sœur Enrica, à peine plus grande qu'une fillette.

Le voyage à Serravalle, avec mon père au volant, toujours sur la bande de dépassement, était étonnamment insouciant et ne laissait certainement pas présager d'une séparation. Une fois passée Arquata Scrivia, mes parents à l'unisson, chantaient à tue-tête jusqu'à l'arrivée. Je les saluais avec les notes de Rosamunda encore dans les oreilles.

L'attente est un temps privilégié, parce que offert à quelqu'un, c'est un espace creux comme tous les organes des sens, l'oreille, le nez, la bouche, le ventre, ils attendent...ainsi fait l'âme.

fin

CAHIER VI Présentation

"A travers la joie, la beauté du monde pénètre dans notre âme, à travers la douleur, elle pénètre dans notre corps".

Simone Weil, *Lettre à un élève*

A ce stade, j'aimerais me présenter: je suis une danseuse un peu particulière. Mon parcours d'études, commencé en 1974, durant les premiers dix ans fut parsemé d'opportunités, de satisfactions, et au début des années 80 j'obtenais les premières appréciations importantes. Le 21 septembre 1985, peu de jours avant mon trentième anniversaire, pendant que je parcourais la nationale 415 qui de Milan rejoint Crémone, j'avertis un écart soudain et ce fut l'impact au milieu de la route avec une voiture venant du sens opposé. Je revenais des répétitions avec une danseuse de Carolyn Carlson, l'autre, un comptable, eut moins de chance. Je fus transportée en état comateux à l'hôpital San Matteo de Pavie, où je devais rester un an complet. La suspension ne fut pas seulement temporaire, avec le corps fracturé en 18 points différents, je restai avec la jambe et le bras droit en traction pendant trois mois, quatre opérations et ensuite encore un an de suspension avec béquilles. Un écart qui m'a éloignée de tous et de tout, poignant comme une injustice. De ces deux années de pause obligée, j'appris toutefois à suspendre le jugement et la rage envers moi-même et les adversités de la vie. "Recommencer à danser sera impossible, marcher sans boiter, peut-être". Avec une désarmante sincérité, les médecins du service d'orthopédie pensaient ainsi me motiver à mettre les pieds à terre, mais ce n'était pas ainsi. J'étais terrorisée à l'idée de vérifier qu'ils avaient raison. Comme cela arrive à celui qui cogne violemment sa tête, pour moi aussi une fracture occipitale avait brisé ma mémoire, je me sentais comme un violon avec toutes ses cordes cassées. Le violon-corps avait besoin d'un luthier, mais surtout que le musicien ne le mette pas dans un coin. Mon corps avait besoin d'un moment de confiance...de cette confiance qui ne demande pas de retour immédiat. Dans ma tête je pensais naïvement qu'il m'aurait fallu quelques mois pour récupérer les activités motrices primaires. Il a fallu deux longues années pour simplement pouvoir marcher. "Si j'arrivais à réveiller et à entraîner la mémoire comme si elle était un muscle et un muscle comme s'il avait la mémoire de ce qu'il était...", je divaguais sur des hypothèses et solutions pour ne pas laisser mon futur dans les mains des autres. Je commençai ainsi à créer des mouvements assise sur une chaise, et en peu de temps, je me rendis compte que j'étais en train d'inventer une méthode pour récupérer; je l'appelai *La mémoire poétique du corps*: une partition gestuelle où le corps joue à traduire en mouvements les images qui lui sont fournies par le cerveau. Je ramenais en mémoire les images d'un battement d'ailes, le tangage d'un vaisseau, le bruit d'une flèche qu'on décoche; le corps, en puisant dans son patrimoine de gestes qui ont un sens, les concrétisait en mouvements. Dans cet échange entre esprit et corps, mon vécu était également mis en cause car l'image évoquée était souvent porteuse d'un souvenir qui à son tour associait un où, un quand, un avec qui, etc., je me suis sauvée grâce à un fil d'émotions intactes. Dans les années qui suivirent, je découvris la beauté dans la pratique du "*bréviaire des petits gestes*" qui changea complètement ma manière d'évoluer sur la scène et dans la vie. J'ai recommencé à danser relativement vite. En 1988 je présentai un solo de théâtre-danse, *Riservato*, au concours Vignale

Danza. J'ai gagné le prix Spazio Nuove Proposte et j'ai recommencé à danser dans cette zone frontalière entre habilité et limite. Une zone dans laquelle je commençais à me sentir à l'aise.

Toutes ces fractures faisaient de moi une handicapée pour les critères de ce milieu, où le fait d'être limité ou être en difficulté, suscite parfois dérision et compassion.

Un jour je fus agréablement surprise par les définitions données à ce mot handicapé dans le dictionnaire anglais Devoto Oli. Dans le langage hippique, le terme handicap décrit un jeu de hasard, *hand in the cap*, littéralement, main dans le chapeau, là où les joueurs cachent les gains du jeu.

En me concentrant sur le peu de talents restés dans la mémoire du corps, je recommençai à faire des performances et à danser. Avec le temps, je me rendis compte que ce qui fonctionnait pour moi pouvait fonctionner non seulement dans mon milieu, aux acteurs et aux danseurs (du moins ceux qui reconnaissent la valeur d'enquêter sur leurs propres limites), mais également à celui qui vit dans un corps désarmé par des problèmes physiques graves.

J'écrivis et je travaillai pendant un an pour approfondir la matière jusqu'à finaliser un projet que j'appelai *Le Radeau de Personne*, un laboratoire sous forme de voyage en mer inspiré du Grand Voyage homérique. Un voyage de retour au Corps où pouvoir tous (enseignants, opérateurs et assistés) se reconnaître dans le besoin que nous avons de l'autre.

Le Radeau de Personne est un voyage dans lequel la mer Méditerranée est une vague qui berce, une mère de proximité. Une mer qui ne fait pas de différence lorsqu'elle accoste des rivages pourtant très différents entre eux.

Je soumis le projet à Letizia Quintavalla, metteur en scène sensible et expert de théâtre qui accepta d'être un observateur extérieur au voyage; de mon côté j'étais accompagnée d'un autre voyageur interne au laboratoire, Nicola Aliprandi, un expert en musique et vidéo qui depuis, suit et documente les voyages du *Radeau de Personne*.

Les compagnons porteurs d'handicaps que nous avons rencontrés depuis 1995 nous ont aidés à reconnaître et à lutter contre nos propres préjugés, et c'est de cela que je voudrais parler. Je n'ai pas d'autre résultat à partager que celui de mon propre changement et je pense que la seule déficience qui vaille la peine d'être tenue sous contrôle, soit celle qui nous fait maintenir les distinctions suivantes: moi capable, toi incapable, moi théâtre, toi théâtre-handicap.

Le théâtre, la musique, la peinture, les arts en général, accueillent l'homme-artiste quelle que soit la condition de vie où il se trouve.

Dans le *Radeau de Personne* mes compagnons de voyage m'ont montré la route, m'ont enseigné à aimer le temps lent, le geste peu évident mais porteur.

Ils m'ont appris à mieux danser en étant dans l'être et non dans le paraître.

Cet écart du temps s'est révélé ainsi pause de maturité nécessaire pour transformer ce qui m'était arrivé de malheur à don, d'injustice à opportunité.

Toutefois, lorsque nous nous trouvons devant lui, le "différent" nous met en crise, il oblige le Narcisse qui est en nous à une rencontre qui déstabilise, qui change les paramètres de référence, mais il arrive à déplacer l'attention de nous-mêmes à l'autre.

Cette diversité de vie peut nous introduire dans la complexité de l'expérience d'amour qui dans un premier temps est attention, ensuite rencontre, et pour finir étonnement qui réunit autour du mystère de la création.

Je n'oublierai jamais mes compagnons de voyage car ils sont les plus beaux livres que j'ai lus.